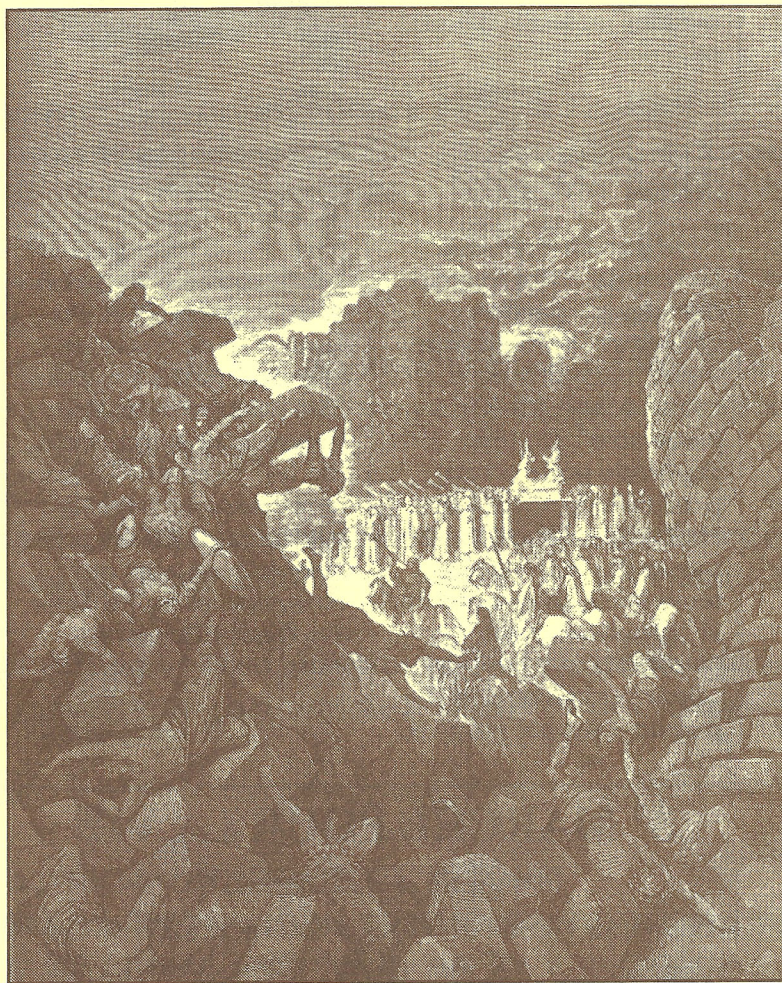


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Les murs de Jéricho renversés —

N° 13

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Le traité de paix est un marché de dupes
- ☐ L'antiracisme toujours... ☐ Entretien
courtois avec le président Giresse ☐ Daniel
Raffard de Brienne : le martyr des obèses
- ☐ Et ADG en visite au Jurassique parc...

Lettres de chez nous

Mission accomplie

Recevoir, décade après décade, ce "Libre Journal", raffiné, n'est pas seulement un plaisir, c'est une sorte d'honneur qui fait qu'on se rengorge inconsciemment quand on l'aperçoit dans sa boîte. Comme s'il s'agissait d'un petit brevet... d'aristocratie. Fort heureusement, on n'est pas gentilhomme sur brevet ! et la vie quotidienne est là pour nous rappeler que nous sommes bien rarement au niveau de nos admirations.

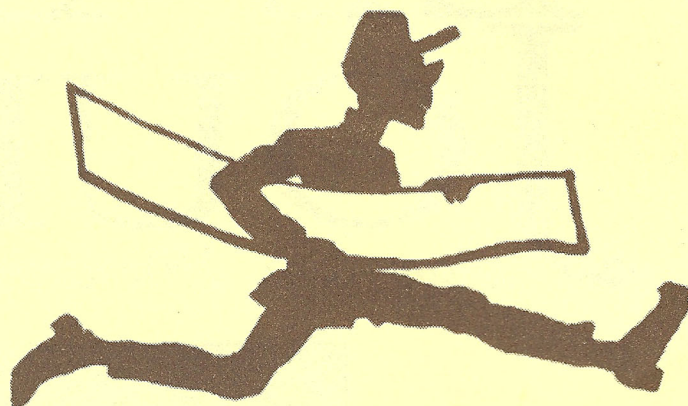
Votre éditorial du 5 août me dicte clairement ma conduite si elle se veut conséquente : vous devez rapidement multiplier par trois, ou mieux quatre, le chiffre de vos abonnés : je vous commande trois exemplaires que je ferai l'impossible pour transformer en abonnements. Je serai vraiment heureux

si je peux dire "mission accomplie" et très heureux si nous sommes nombreux à tenter cette démarche. D'autre part, je signale à votre lecteur "P.F. d'Igny" du n° 12 que votre décadaire peut être vendu au numéro puisqu'on peut vous en commander un seul exemplaire !

S.L. (MARSEILLE)

Je rempile !

Je perdure comme lecteur de votre journal décadent... pardon : décadaire. Mon abonnement "d'essai pour 6 mois" devait aller jusqu'au n° 18. J'en reprends pour un an, profitant de votre offre et de votre appel. Faisant partie des 80 % d'électeurs français qui ont élu la "pseudo-droite", j'aimerais que vous fulminiez davantage sur le peu de "compte tenu" de



cette énorme majorité face à un "quarteron" (de sages ?) mené par le plus "bas-d'inter-jeteur" à la dévotion d'un président — qui ne l'est pas du tout — de "tous les Français", mais toujours chef du Parti socialiste. Malgré l'écrasante majorité qui "soutient" le gouvernement... "Dieu" a tellement placé ses potes pour le "contrer" que vivement qu'on lui fasse des funérailles nationales !

R.M. (MONTARGIS)

Un ami protestant

Je viens de recevoir le numéro 12 du "L.J." et l'éditorial du numéro 11 m'a fait comprendre l'impérieuse nécessité de vous soutenir par mon abonnement.

Bien que protestant, je suis de droite... Il s'en rencontre... la preuve !

L.M. (LA VOULTE)

3° MARCHE POUR LA VIE

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE 1993

POUR LE RESPECT DE LA VIE, POUR UNE VRAIE POLITIQUE FAMILIALE, CONTRE L'AVORTEMENT ET L'EUTHANASIE

11H Messe au bois de Boulogne, porte de l'hippodrome.

12H30 déjeuner

13H30 Départ de la marche

14H15 passage place Dauphine

15H00 passage place des Ternes

16H30 Arrivée au sacré Cœur

pour tous renseignements : Renaissance Catholique (16.1) 46 62 97 04

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : en cours

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

Editorial

CHARLES PASQUA NE TOLERERA PLUS L'INTOLERABLE.

Voilà quelques années, Charles Pasqua voulait "terroriser les terroristes". Aujourd'hui, il ne "tolère plus l'intolérable".

Le ministre de l'Intérieur a été formel, lors de son voyage en Corse : il "ne tolérera pas la violence."

Ah mais !

Désormais, si d'aventure un commando du FLNC a l'audace de venir parader, en uniforme, treillis noir et cagoule, pistolet à la hanche, au cours d'une réunion officielle et publique de mouvements indépendantistes autorisés, sous l'œil ahuri des policiers présents et devant les objectifs gourmands des caméras des télévisions d'état, que fera Charles Pasqua ?

Il ne le tolérera pas.

Et si le porte-parole de ce commando annonce, au micro de la réunion, que le mouvement qu'il représente a "exécuté un renégat" qui ne respectait pas la "ligne politique", que fera Charles Pasqua ?

Il ne le tolérera pas.

Et si la foule présente, y compris les personnalités parfaitement identifiables alignées sur la tribune, acclame le tueur, que fera Charles Pasqua ?

Il ne le tolérera pas.

Et si les télévisions diffusent complaisamment cette provocation, donnant ainsi un retentissement médiatique national aux menaces des tueurs, que fera Charles Pasqua ?

Il ne le tolérera pas.

C'est bien.

Du coup, on a envie d'en savoir plus.

Par exemple, ce que Charles Pasqua va faire contre ces violences intolérables qui ont jusqu'à présent été si bien tolérées qu'on les a vues dans tous les journaux télévisés, sans d'ailleurs que quiconque avance l'idée de donner un numéro de téléphone où les citoyens pourraient dénoncer les auteurs de ces violences-là, comme ils pouvaient l'autre semaine dénoncer les auteurs des violences au Parc des Princes.

Eh bien, pour savoir cela, il faudra attendre le prochain voyage en Corse du ministre de l'Intérieur.

Parce que, jusqu'à présent, il n'a rien dit de plus là-dessus.

Rien fait non plus, d'ailleurs.

S de B



A LIRE ABSOLUMENT



Sur décision personnelle de Monsieur Pierre Lemaire, leur PDG, les éditions Tequi préparent la réédition d'un des livres les plus importants de l'après-guerre : "Fatima et la Grande conspiration".

Sous ce titre opaque étaient révélés les ressorts financiers et monétaires secrets de la crise qui démantibule notre époque. La réédition est intitulée : "De la paix de Fatima à l'enfer de Lucifer". L'extraordinaire est que ce livre lumineux est l'œuvre d'une simple ménagère irlandaise.

LES BONS ET LES MECHANTS



Georges Marc Benamou, de "Globe", résume "le nouveau clivage" entre les "démocrates-laïques" et les "nationaux-populistes-intégristes".

Bons contre méchants, à savoir : OLP et services secrets israéliens contre mouvement Hamas ; socialistes du FLN algérien contre FIS ; Mandela et De Klerk contre Afrikaners et Zoulous ; communistes réformés contre monarcho-facho-staliniens russes ; communistes de Kamoul contre "Khomeynistes" afghans ; et troupes de l'ONU contre milices somaliennes. Ne manque à l'énumération que Pasqua-Gaubert contre Front National.

POMPE A PHYNNANCES



Charles Pasqua vient de propulser Pierre Henri Paillet, un de ses hommes liges, à la tête de la DATAR. Cet organisme est l'une des pompes à phynances les plus productives de toutes les institutions françaises.

Quelques nouvelles

Le traité de paix est un marché de dupes

Jamais, depuis la "Guerre du Golfe", le NOM (Nouvel Ordre Mondial) ne nous avait infligé un pilonnage désinformatif comparable à celui qui accompagne la "signature de la Paix entre Israël et l'OLP".

Pas une "UNE" de quotidien, pas une couverture d'hebdomadaire, pas un journal radiodiffusé ou télévisé qui ne fasse la première place et la plus large à cet "Événement du siècle".

Or, on le sait, en matière de médias, l'unicité des points de vue et l'enthousiasme unanime des commentaires signalent un mensonge, comme les vols circulaires de vautours annoncent une charogne.

Disons le : l'accord Israël-OLP n'est pas plus la Paix que la raclée infligée par Bush à Saddam ne fut la Guerre ou que, autre événement hyper-médiatique, le passage à tabac d'un nègre noir par des policiers de Los Angeles ne fut le grand réveil du Ku-Klux-Klan.

Il n'en est que plus fascinant d'étudier comment le "NOM", joue avec les nerfs de l'opinion publique mondiale. Abandonnant du jour au lendemain les prétendus camps de concentration des "nationalistes serbes", il se précipite, mains tordues de terreur, sur les cendres d'un foyer d'immigrés

brûlé par les hordes "nationalistes" en Allemagne puis s'envole vers la Somalie, larme à l'œil, afin de montrer aux populations le sort effroyable des affamés. Lesquels deviendront bientôt des nerfis du "nationaliste" Aïdi que les Soldats de la Paix et de la Civilisation se voient contraints de ramener à la raison à la mitrailleuse lourde avant de sombrer à leur tour dans les oubliettes de l'actualité, poussés par Arafat et Itzak Rabin sortis vainqueurs d'un héroïque combat contre les démons de leurs ultra-nationalistes respectifs.

Ce "zapping" halluciné d'une information ravalée au rang de feuilleton édifiant et sentimental a évidemment pour objet d'asséner jour après jour la démonstration de la malfaisance universelle du nationalisme face à l'infinie bénévolaunce du mondialisme.

Sans être un obsédé du complot, il y a quelque chose de troublant, pour qui peut suivre les informations diffusées un peu partout dans le monde, à constater (sur le câble, "Euronews", ou le remarquable quoique très spécieux "Continental" de F3) que, de la RAI à la BBC, en passant par les télévisions allemande, espagnole, québécoise, belge, suisse, hollandaise, scandinaves et même

russe, toutes, sans exception, reprennent image pour image et commentaire pour commentaire les matériaux de l'organe officiel du NOM qu'est le réseau de propagande mondialiste CNN.

Ainsi, pas un commentateur n'ose faire montre du plus infime scepticisme sur l'accord Israël-OLP, alors qu'il suffit d'ouvrir un atlas et un recueil de statistiques pour comprendre que cette affaire est un leurre.

Cet accord n'est pas un traité de paix entre deux puissances, entre deux états, entre deux peuples. Il est un contrat, en quelque sorte privé, entre le gouvernement israélien, qui ne représente même pas la moitié de l'électorat (et, en tout cas, pas sa moitié la plus "activiste") et un groupuscule qui n'incarne probablement pas le dixième du peuple au nom duquel il prétend parler et qui, en outre, est politiquement isolé, financièrement exsangue et moralement discrédité.

Cela, le gouvernement israélien le sait.

Il sait aussi qu'il devra recourir à la force pour imposer le respect de ce contrat aux colons des territoires occupés, fer de lance des partis ultra-nationalistes israéliens plus que jamais déterminés à en finir avec les Arabes par tous les moyens y compris l'épura-



les du marigot

tion ethnique. Il sait que l'opinion israélienne n'acceptera pas de voir son armée retourner ses armes contre son propre peuple pour protéger ceux qu'on lui présente, depuis un demi-siècle, comme des barbares et des terroristes.

De son côté, l'OLP ne représente plus grand-chose. L'effondrement de l'URSS et la perte des subsides arabes, sanction du soutien à Saddam Hussein proclamé par Arafat, ont ruiné les finances de la centrale palestinienne et le crédit moral de son chef.

La puissance réelle d'Arafat se mesure à ce simple détail : il a été incapable d'obtenir des populations occupées la trêve de l'Intifada qu'Israël exigeait.

Et quand, apprenant qu'entre l'annonce du traité et sa signature, plus de dix jeunes Palestiniens ont été tués par Tsahal, les commentateurs expliquent que, dans l'avenir, c'est une "police palestinienne" qui imposera aux "Arabes des territoires" le respect de l'accord, on croit rêver : cette "police" existe depuis des années sous la forme des groupes clandestins de l'OLP.

Or, bien que n'étant soumise à aucune règle "démocratique", elle n'est jamais parvenue à réduire les milices d'Hamas, le groupe de résistance fondamentaliste qui se développe de plus en plus au sein d'une population écrasée d'humiliation et de misère.

Mille autres raisons, que n'importe quel observateur connaît même s'il

ne le dit pas, démontrent que ce "traité de paix" n'est qu'une supercherie, une mascarade médiatique :

- Il néglige les réalités démographiques. Dans vingt ans, par le seul différentiel de taux de natalité, les Israéliens, s'ils ne chassent pas les Arabes ou ne les exterminent pas, se retrouveront en situation minoritaire. Ce qu'ils n'accepteront jamais. Le traité est donc destiné à ne pas durer ;

- Il ignore le sort des nouveaux colons originaires des pays de l'Est, ce qui, à coup sûr, envenime gravement le conflit latent entre sefarades et ashkenazes ;

- Il tient pour nulles les exigences des israéliens orthodoxes qui, s'ils peuvent accepter de perdre Gaza, ne toléreront jamais que Jéricho, porte mémoriale de la Terre promise conquise grâce à la trahison d'une prostituée, échappe à "Eretz-Israël" ;

- Enfin, il méconnaît, répétons-le, la faiblesse de l'OLP face aux organisations palestiniennes plus jeunes et plus agissantes.

Bref, ce "traité de paix" ressemble à ce qu'il est : un chiffon de papier irréaliste qui durera moins longtemps que la plume avec laquelle il a été signé.

Pourquoi les gouvernants israéliens, qui n'ignorent évidemment rien de son caractère artificiel et précaire, ont-ils alors tenu à le signer ?

La réponse réside moins dans la politique intérieure du pays que dans les nécessités de son image internationale.

Israël et la diaspora se sont depuis longtemps érigés en modèle et en juge des nations.

Mais cette prétention se heurte à la réalité.

Il est de plus en plus difficile de condamner l'épuration ethnique quand on déporte soi-même des centaines d'Arabes dans un *no man's land* glacé ; de condamner l'invasion du Koweït quand on a soi-même asservi par la force et l'occupation un pays souverain ; de prétendre imposer aux autres une société pluri-culturelle quand on fonde soi-même sa survie sur l'unité raciale, religieuse et culturelle ; de prêcher la paix quand on prépare la guerre.

Ces incohérences finissent par obérer le crédit de la diaspora et donc sa capacité à soutenir financièrement et politiquement l'Etat hébreux.

Le moment est donc venu de "conclure la paix" avec ce vieil épouvantail qui, ayant rompu avec le terrorisme, ne fait plus vraiment peur à personne et ne peut donc même plus servir de bouc émissaire dans ces faux attentats que les services israéliens savent organiser quand il faut ranimer les ardeurs de la diaspora et les faveurs de l'opinion publique. A la place d'Arafat, on méditerait le sort de Sichem et des siens, égorgés dans leur sommeil fiévreux pour avoir cru aux promesses de paix éternelle que leur prodiguaient Siméon et Lévi pour peu qu'ils consentissent à sceller cette alliance par la circoncision. (Genèse, Ch.34).

CHOMEUR



Dans ce pays de cinq millions de chômeurs, le sort de Lionel Jospin mobilise les médias : l'ancien ministre n'ayant pas obtenu la sinécure diplomatique qu'il attendait de la "droite", il se relance dans le marigot politicien qu'il vomissait voilà quelques mois. Sera-t-il candidat aux Européennes ? : "Je ne suis candidat à rien. On ne m'a rien demandé", répond-il. Il attend donc de "devoir céder à l'affetueuse pression de ses amis".

MINIATURE



"J'entame ma traversée du désert", avait fausement plaisanté Jospin en quittant "la vie politique". C'était évidemment une allusion au précédent gaullien. Moins de six mois plus tard, le voici de retour. D'où ce commentaire de certains socialistes : "Il était parti pour traverser le désert ; il s'est finalement contenté d'enjamber le bac à sable". Et de conclure rossement : "Et naturellement, ça se termine par un pâté."


SURCHARGE



Malheureusement pour lui, il est peu probable que Jospin conduira la liste européenne. D'abord parce que les demandes d'inscription dépassent déjà, pour les seuls anciens ministres, les possibilités les plus optimistes de sièges que Jean Glavany, porte-parole du PS, limite à "vingt au mieux".



PIEGE

 Ensuite, parce que François Mitterrand est résolu à mettre Rocard au pied du mur : s'il veut être valablement le chef de file des socialistes et leur candidat aux présidentielles, il ne peut pas ne pas conduire d'abord leur liste européenne. En clair : il ne peut pas laisser à un autre le lourd fardeau d'une déroute annoncée.

MORTEL

 L'obsession anti-rocardienne, d'ailleurs, est telle chez Mitterrand que, selon certains de ses proches, le Président assure en privé qu'en cas de duel Rocard-Balladur au deuxième tour des prochaines Présidentielles, il voterait, lui, Mitterrand, pour l'actuel Premier ministre.

ZE RAILLETE MANE

 Le général Morillon fait le siège de Bouthros-Gahli pour obtenir un commandement à l'Etat-major des Casques bleus à l'ONU. A en juger par les discours en pidgin qu'il servait régulièrement à la télévision pendant son stage en ex-Yougoslavie, ça lui conviendrait mieux qu'un poste de professeur d'anglais dans un lycée parisien.

CHOC

 Des militants du Front national de confession israélienne ont regretté que la date des BBR choisie cette année coïncide avec la fête du Yom Kippour au cours de laquelle, traditionnellement, les juifs même peu pratiquants évitent de quitter leur domicile. Circonstance aggravante : cette date est celle de la ...Saint-Hermann.

Autres nouvelles

DENVER, J'Y ETAIS par l'Abbé Guy-Marie

La langue anglaise permet, mieux que la nôtre, des jeux de mots ou des expressions serrées. La Messe du 15 août à Denver, célébrée par le Saint-Père, avait rassemblé 250 000 personnes, essentiellement des jeunes. Le lendemain, les journaux américains commentaient allègrement l'événement : "C'était un Pop'show avec un E à la fin" (Pope) ; "Le Pope-Rally n'était pas Woodstock, mais Godstock" ; ou "The International Catholic Jamboree".

J'y étais, accompagnant trente paroissiens de 17 à 22 ans, membres du groupe francophone d'Ile-de-France, à l'évidence le mieux organisé de tous les groupes européens.

Dès notre arrivée, le 4 août, le séjour se présentait comme un pèlerinage. Peu de place pour le tourisme en dépit d'un décor inhabituel pour un pèlerinage : buildings, larges avenues, grosses voitures, sirènes de police hurlantes, McDonald's ; ou encore : cactus géants, désert infini, rochers déchiquetés surgissant de terre, canyons... Comme dans Lucky Luke. Comme le dimanche après-midi à la télé.

On était loin de Lourdes, de Fatima ou de la Salette !

Les 2 200 Français

étaient reçus dans une paroisse du sud de Denver, "St-Thomas-More". Jusqu'au 19 août, ce fut le "Séminaire d'été", sur le thème (inévitables) de la Solidarité. A force de palabres, au bout de trois jours le mot ne signifiait plus rien.

Les cérémonies liturgiques étaient présidées par l'évêque aux Armées, Mgr Dubost, dont les homélies firent ma joie et mon réconfort au milieu du blabla sur la solidarité. On n'oubliera pas son : "Non, toutes les religions ne se valent pas !"

On n'oubliera pas non plus les conférences aussi, dont une remarquable, du Père Guy Gilbert (le "prêtre des loubards"). On peut ne pas aimer son "look", mais le fond y était.

Puis, ce fut la longue marche vers Cherry Creek State Park, immense étendue désertique à 20 km de Denver, pour la veillée du samedi et la Messe de l'Assomption. 350 000 personnes convergeaient vers ce lieu par une seule route. Poussière, fatigue, chaleur torride le jour, fraîcheur humide la nuit, promiscuité, inconfort total, énervement général, peu ou pas de visibilité, sono très insuffisante. Mon groupe fut parké en un lieu d'où l'on ne pouvait ni voir ni entendre le Pape. Les Américains

avaient-ils sous-estimé l'affluence ? Une parole du Christ m'est alors venue à l'esprit : "Qu'êtes-vous allés voir dans ce désert ? Un roseau agité par le vent ? Un homme vêtu de façon délicate ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète" (Mt 11,7).

Le Saint-Père a prêché sur le caractère sacré de la vie humaine et éternelle en tant que dons de Dieu. Cela, à partir d'un verset de l'Evangile du Bon Pasteur : "Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance" (Jn 10,10). Les médias ont rapporté, assez fidèlement, les implications morales que le Pape tirait de ces paroles en matière d'avortement, de contraception, d'euthanasie. Il a dénoncé la "culture de mort" qui s'est développée dans notre monde moderne.

A un journaliste américain un pèlerin expliqua : "C'était comme un concert de rock, moins la musique et, surtout, moins les seringues !"

Un dernier aspect de ce séjour nous a beaucoup impressionné, c'est l'hospitalité des familles américaines. Les 2 200 Français étaient hébergés chez les paroissiens de Saint-Thomas-More.

Ce fut l'expérience la plus concrète de l'Universalité de l'Eglise.



LE PACTE-ABONNEMENT.

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au "LIBRE JOURNAL", nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi : le **Pacte-abonnement**.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

60 F par mois pendant douze mois
115 F par mois pendant six mois
160 F par mois pendant quatre mois
210 F par mois pendant trois mois
300 F par mois pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le "LIBRE JOURNAL" pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de **SDB** à :

SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS

J'ADHERE AU PACTE-ABONNEMENT DU LIBRE JOURNAL.

- ☐ Je m'abonne au "LIBRE JOURNAL" pour un an
☐ Je choisis d'effectuer :
12 versements mensuels de 60 F chacun
6 versements mensuels de 115 F chacun
3 versements mensuels de 210 F chacun
2 versements mensuels de 300 F chacun
☐ Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..
☐ J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

☐ JE SOUSCRIS UN PREMIER ABONNEMENT POUR UN AN
et je joins un chèque de 600 F

☐ JE SUIS DEJA ABONNE MAIS JE PROLONGE MON
ABONNEMENT ACTUEL D'UN AN et j'envoie un chèque de 500 F

NOM PRENOM
ADRESSE

Chèques et mandats à l'ordre de **SDB** à adresser à :

SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS

RENSEIGNEMENTS : TEL 42 46 44 77

CHANGEMENT...



Un nouveau venu dans la série des socialistes repêchés par la cohabitation : Hugues Portelli, ancien membre du CERES de Chevènement, vient d'entrer au SID, le bureau de propagande matignonesque.

PRUDENCE



Edouard Balladur redoute plus que tout le renouvellement des manifestations étudiantes manipulées par la gauche qui ont fini par chasser la coalition RPR-UDF du pouvoir en 1988. C'est pour cela qu'il a interdit à Bayrou de tenir la promesse électorale visant à réformer la loi Falloux. Bayrou a obtempéré en... nommant une commission.

EN FAMILLE



De même, c'est pour complaire à François Mitterrand qu'Edouard Balladur vient de donner son feu vert à un projet de raid conjoint sur Havas (c'est-à-dire sur la presse de province) concocté par André Rousselet, intime du Président et patron de Canal Plus, et de Guy Dejouani, PDG de la "Générale des Eaux". L'affaire sera conduite par Jean-Paul Delacour, cadre à la Société Générale et... beau-frère d'Edouard Balladur.

EGALITE, DIT-IL



Même les militants les plus candides ont éclaté de rire quand Laurent Fabius a annoncé le nom du sous-courant du PS qu'il s'appête à organiser pour soutenir sa "rentrée" : "Séminaire Egalité".



Le mur des lamentations de Mitterrand

Jl a bonne mine Mitterrand : c'était bien la peine d'être le premier chef d'Etat à serrer sur son coeur Arafat et n'avoir pas même était mis au courant de ce qui se tramait depuis des mois en Norvège. Perd rien pour attendre d'ailleurs ce petit pays de rien du tout qui s'est bien gardé de mettre au parfum les Douze. Il peut toujours courir, c'est pas demain la veille que la France appuiera son entrée dans la Communauté ! Quand aux Israéliens, n'en parlons pas. Quelle ingratitude : pas un mot à leur pôte de l'Elysée, pas même un carton d'invitation pour assister à Washington à la poignée de mains historique entre le chef de l'OLP et le Premier ministre israélien. Des travaillistes qui plus est. Salauds de sociaux. Et ce grand benêt de Roger Hanin qui est toujours entre deux avions d'El Al pour aller voir ses amis de la Knesset à Tel Aviv, qui n'a pas été fichu d'obtenir la plus petite confidence. Bravo commissaire Navarro ! Sans compter le coup tordu monté par Paul Amar. Un triplex Mitterrand-Arafat-Shimon Pérès, en direct dans le journal de 20 heures sur le deuxième chaîne. De quoi couper l'herbe sous le pied au garçon de bain de la Maison Blanche. Il a pas eu l'air d'un con Mitterrand quand les deux compères, flairant le piège, se sont aussitôt mis aux abonnés absents. Vu la tête qu'il faisait, je vous garanti qu'il n'est pas prêt d'accorder son grand pardon à Amar pour l'affront subi devant des millions de téléspectateurs. A ce qu'on m'en a dit, Amar, lui, en a bouffé sa kippa en coulisse. Enfin, si ça peut consoler not' président, je ne suis pas sûr qu'il ait raté quelque chose à Washington. Vu les portions de territoires accordées aux Palestiniens, leurs dispositions géographiques et la démographie locale, m'est avis qu'on n'a pas fini d'en entendre parler de cette région. J'en connais quelques-uns dans le coin pour qui cette fameuse poignée de mains ne compte que pour du beurre. Car comme Carpentras, delenda est Jerusalem.

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Un grave danger pour toutes les associations

Est-ce la fin de la liberté d'association en France ?

On peut le craindre après la récente décision du tribunal de grande instance de Draguignan. Confirmée par le Conseil d'Etat, elle créerait, en effet, une jurisprudence fatale pour la liberté d'association en France.

A l'origine de l'affaire, un conflit entre un promoteur immobilier et une association de défense de l'environnement.

Le premier a acquis des terrains dans le but de construire un ensemble immobilier dans le Var à Grimaud. Les autres, redoutant des atteintes "à la vie, à la nature et à l'environnement", ont introduit contre ce projet divers recours qui en retardent l'exécution.

Le promoteur a alors demandé au juge de faire payer aux associations les frais financiers provoqués

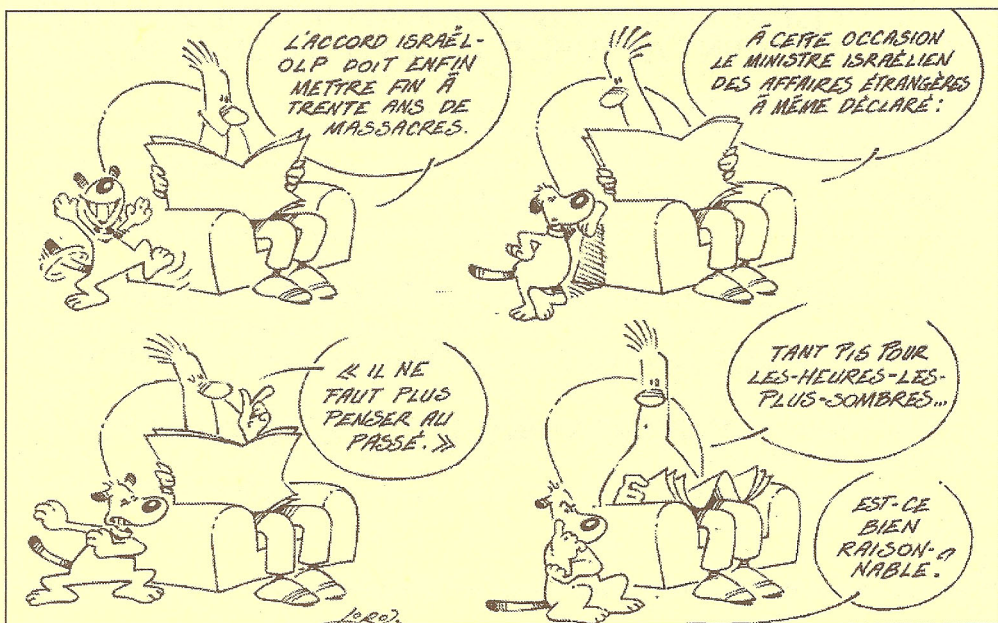
par ces retards. Ce que le juge a accepté, alors même que le permis de construire n'est pas déposé, que le dossier n'est donc pas plaqué au fond et qu'il est possible que l'arrêté d'approbation de la Zone d'Aménagement Concerté dans laquelle le programme s'inscrit soit annulé.

Le "préjudice", calculé en fonction du prix des terrains acquis par le promoteur pour treize millions de francs, a été fixé à cent trente mille francs par mois et ce en dehors de toute procédure contradictoire, sur simple décision du magistrat après consultation des seuls dossiers du promoteur.

Or, l'association de défense de l'environnement ainsi condamnée n'a pas de fortune sociale. Ce que constatant, le juge a pris une décision sans précédent : il a assorti son arrêt d'une

hypothèque judiciaire provisoire conservatoire sur les biens immobiliers personnels de six membres du bureau de l'association. Ce jugement constitue une première absolue en France. Sa confirmation par le Conseil d'Etat, où la cour d'appel de Lyon vient de renvoyer la cause, aurait évidemment pour résultat de dissuader quiconque de prendre la moindre responsabilité associative.

On pourrait voir dans cet arrêt évidemment inique une preuve supplémentaire de l'atmosphère corrompue de la Côte d'Azur. Il est, hélas, beaucoup plus probable qu'elle s'inscrit dans un véritable plan d'éradication ou au moins de mise au pas d'un univers associatif dont le totalitarisme mou et le fiscalisme enragé qui régissent notre société supportent de moins en moins la liberté.



Et c'est ainsi...

par ADG

Comme tous les animaux réactionnaires au rang desquels il faut citer le dodo, le dahu, le aye-aye, la licorne et le cagou, le dinosaure nous est cher et nous attendons avec impatience de voir « Jurassique Parc » qui est un film tout à son honneur, lequel n'est pas mince. Quand on apprend que la mer d'Aral se vide pendant que la mer Caspienne se remplit, quand on sait les divers avatars ici longuement contés de l'Everest, on frémit à l'idée que les dinosaures pourraient disparaître et ne plus égayer nos longues soirées de leur chant mélodieux. Qu'adviendrait-il de ces gracieuses petites créatures si la Terre s'arrondissait et perdait cette belle forme lenticulaire qui nous la fait tant estimer ? Les dinosaures pourraient-ils s'accrocher à cette sphère morbiforme ou seraient-ils projetés dans l'espace avec juste une petite provision de fougère arborescente à ruminer infiniment ?

Il ne faut pas que cela soit et tout d'abord, il faut vivement condamner le révisionnisme hystérique de certains milieux talmudiques qui osent prétendre que les dinosaures n'existent pas. La condamnation est venue de Jérusalem, par la bouche velue du rabbin Zvi Gafner qui a déclaré que des produits laitiers portant l'image des sympathiques reptiles du Secondaire n'étaient pas cashers et qu'il convenait de les retirer de la circulation. Laitage est sans pitié.

Le raisonnement de l'ami Zvi est pourtant de prime abord enduit de séduction : interprétant à la lettre la Bible, il déclare que le monde n'a pas plus de 5735 ans d'existence, peu de temps avant que cette pauvre pomme d'Adam se fasse corrompre par Eve pour perdre un match important (on espère toutefois que M. Adam, libéro connu, se souviendra où il a enterré la

DINOSAURES AND CO



— *Dahu
et cagou*
— *Age de la terre*
— *Frites et bérets*
— *Grandeur
consécutive de
Yahvé.*



cagotte). Personnellement, je ne suis pas opposé à ce décompte même si ces 5735 années ont passé trop vite. Mais est-ce une raison pour nier l'existence des dinosaures ? Le camarade Zvi me fait penser à ces météorologues qui n'ouvrent jamais leurs fenêtres ou aux augures qui se regardent sans rigoler. Que ne se penche-t-il pas, un matin à la fraîche, au balcon de son rabinat, d'où il pourra contempler, tout en peignant ses papillottes, le spectacle charmant de dinosaures paissant dans les carrés de fraises. Et qu'il ne vienne pas nous dire qu'il s'agit là de la Bête de Babylone, manière pas très sportive d'esquiver le débat. Qu'il cherche bien dans ses archives, je

suis sûr qu'il trouvera dans le livre de bord du brave capitaine Noë, les preuves de l'embarquement d'un couple de dinosaures (et aussi de tyrannosaures et de tous ceux de la bande). Je veux bien lui accorder que le ptérodactyle, avec son allure de cauchemar après choucroute et boire, semble plus improbable et qu'il convient d'examiner son cas avec plus de circonspection et d'Alka-Selzer, mais il ne me fera pas avaler que les dinosaures ne sont pas cashers et qu'il faut s'en détourner avec dégoût.

D'autant que j'apprends dans le même temps que la Knesset, qui est une sorte de Parlement mais avec des Juifs, vient d'interdire à ce qu'on serve des frites françaises dans les Mc-Donald's israéliens, ce qui est tout de même fort extravagant. Passe encore pour les dinosaures qui sont du domaine du mondialisme, mais pour les frites qui sont emblématiques de la tradition française, là je trouve qu'ils y vont fort à Tel-Aviv et ce n'est pas la cession à titre onéreux de Gaza et Jéricho qui me fera changer d'avis.

Pendant qu'ils y sont, pourquoi ne pas interdire aussi le béret basque, au grand dam de Joseph Grec et du capitaine Thon qui, tels des patriotes gaulois, le portent avec un trou pour laisser passer la fumée ?

Resaisissez-vous, cher Zvi et imaginez ce que serait votre vie si vous étiez plus cool : mollement étendu dans un hamac, coiffé d'un béret d'où dégoulineraient vos seyantes petites papillottes, vous feriez faire le beau à un dinosaure familial en lui tendant une frite française.

*Et c'est ainsi que Yahvé
serait grand.*



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la gauche perdue *L'ANTIRACISME A LA CROISEE DES IMPASSES*

Dur, dur, d'être de gauche. Les épisodes précédents de notre feuilleton l'ont montré : depuis la déroute électorale des "forces de progrès", en mars dernier, nos intellectuels errent comme des âmes en peine... Dans le cimetière de leurs idées mortes, ils recherchent un concept qui aurait survécu par miracle. Oh ! ils ne sont pas très exigeants : enterrées, les grandes utopies révolutionnaires ; envolé, l'esprit de mai-68 ; brisé même (par douze ans de socialisme), l'espoir d'une "rupture avec le capitalisme". Ce qu'ils cherchent est bien plus modeste : n'importe quoi d'"opérationnel" pour "recomposer la gauche". Il y a quelque chose d'émouvant, dans la quête désespérée de ces nouveaux mendiants de la pensée...

La petite main miraculeuse

Alors, quoi ? L'humainitaire, qui a si bien servi à Kouchner ? Ouais, mais faudrait d'abord reprendre le pouvoir... L'écologie ? On a vu ce que ça rapportait aux dernières élections... Le droidlomisme ? Bon créneau, mais un peu vague... Le retour à la lutte des classes, prôné par quelques néo-archéos ? Mieux vaut oublier, ça ferait rigoler tout le monde ! Heureusement, il y a l'antiracisme. Une valeur sûre, ça, et qui fait l'unanimité !

Enfin, qui la faisait... Car l'âge d'or de l'antiracisme semble bien être révolu. Souvenez-vous, c'était en 1985 : le triomphe médiatique, la petite main de fatma à la boutonnière de tout-ce-qui-pense-à-Paris... "SOS-Racisme" était lancé comme une savonnette. Las ! Depuis lors, beaucoup ont glissé dessus. Et l'on s'est aperçu que, pour être noble, la cause n'était pas si simple.

SOS dans tous ses états

A force de faire l'éloge de la "différence", SOS a été accusé de... faire du Front national ! Odieuse insinuation, que les stratèges du mouvement ne pouvaient en aucun cas laisser passer.

Ils s'efforcèrent d'abord de répliquer par un "glissement sémantique" — comme on dit de nos jours — en passant de la revendication du "droit à la différence" à celle du "droit à l'indifférence". Habile, certes, mais un peu trop subtil pour être bien compris par les larges masses.

Monsieur Désir et ses potes (Dray, Ghebali, Salmon and Co.) enfoncèrent alors le clou en se faisant les chantres de l'"intégration républicaine" — un concept nouveau et intéressant — aux termes duquel être français serait un Droit de l'Homme. Enfin, ces messieurs consacraient leur nouvelle stratégie lors d'un congrès extraordinaire sur le thème "on aime tous le même pays" (sans préciser lequel...).

La chute de la maison Désir

Mais il était trop tard. Déstabilisé, déjà démodé (les petites mains avaient disparu des boutonniers, comme de vulgaires francisques en 44), concurrencé sur son nouveau terrain par "France-Plus", SOS dut, en outre, affronter l'épreuve de la Guerre du Golfe, au cours de laquelle ce qui devait arriver arriva : la rupture entre la base immigrée du mouvement et ses parrains socialo-sionistes (B-H.L., Marek Halter, Pierre Bergé).

Après avoir vainement tenté de recoller les morceaux, Harlem Désir comprit que son jouet était définitivement cassé et le refila à l'obscur Fodé Sylla. Depuis lors, malheureusement, l'ex-star de l'antiracisme n'a pas vraiment réussi son recyclage : création du "Mouvement Action-Egalité", dissous presque aussitôt faute de militants ; tentatives infructueuses pour décrocher une "bonne" circonscription au PS (il est vrai

qu'elles se font rares) ; adhésion à "Génération-Écologie" — immédiatement suivie d'une brouille avec le chef Lalonde...

Aux dernières nouvelles, le héraut d'une "nouvelle gauche virtuelle issue du mouvement social" (sic) envisagerait de revenir gratter à la porte du PS. Grandeur et décadence...

Le combat continue

Néanmoins, il convient de le préciser pour ne pas décourager les Minguettes, le combat antiraciste continue !

Avec une petite particularité quand même : il oppose actuellement, à coups d'injures et d'excommunications réciproques, les divers clans qui forment notre inimitable intelligence parisienne.

Toutes nos révélations dans le prochain numéro.

En attendant, ça fait des vacances au Front national...

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Nous avons vu dans le précédent numéro du « Libre Journal » comment, avec la fin de l'URSS, la mosaïque des peuples de la région caucasienne se souleva, non contre le communisme, puisqu'il était déjà mort, mais contre la présence coloniale russe.

Une fois de plus, certains, de notre famille de pensée, se trompèrent et de guerre et d'ennemi en se réjouissant de ce nouvel échec « soviétique ». Or, cet embrasement du Caucase était d'abord la revanche des peuples du sud contre leurs anciens maîtres slaves, impériaux avant 1917, bolcheviques ensuite. Un mouvement séculaire.

Divisés entre eux mais unis lorsqu'il s'agit de combattre les chrétiens, tous ces peuples firent circuler dans la région les armes livrées hier aux maquis islamistes afghans par une administration américaine une fois encore à la limite de la débilite géopolitique. Résultat : les Kirgiz, les Kazaks, les Ouzbeks, les Turkmènes, les Azèris et bien d'autres encore sont surarmés. L'Iran les ravitailla également, ainsi que la Turquie mais dans une moindre mesure et au coup par coup.

Une fois de plus, l'aveuglement US est total car l'on peut légitimement se demander « que deviendront les colossales quantités d'armes livrées aux Turcs par les Américains quand la Turquie décidera de renouer avec ses constantes historiques expansionnistes... »

C'est en septembre 1988 que des pogroms anti-arméniens

RUSSIE, ISLAM, ARMÉNIE (II)

éclatèrent à Soumgait et à Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan. Les Arméniens se vengèrent en massacrant les Azèris dans le Nagorny-Karabakh. Les émeutiers musulmans d'Azerbaïdjan s'en prirent ensuite à tous les Européens vivant dans la république et Moscou réagit militairement pour tenter de les protéger, puis de les évacuer.

Une opération « type Kolwezi » fut alors déclenchée, les paras russes furent largués et les fusiliers marins mis à terre. Certains, à « droite », ne comprirent pas la nouvelle nature des affrontements et ils dénoncèrent la « renaissance de l'impérialisme communiste ».

Le mouvement déborda l'Azerbaïdjan et la plus grande partie du monde islamique ex-soviétique s'embrasa dans un gigantesque mouvement anticolonial.

Les plus exposés étaient les Arméniens. Qu'allaient-ils devenir au milieu de cet océan islamique déchaîné ? Pour ceux du Nagorny-Karabakh, l'avenir était clair : la fuite en Arménie, le massacre ou la soumission à leurs maîtres azèris.

Leur situation était très exactement la même que celle des Croates et des Serbes de Bosnie

qui se voyaient, du jour au lendemain, devenir des citoyens d'un Etat islamique. Comme eux, ils refusèrent ce diktat et ils prirent les armes. De même que la Croatie et la Serbie soutenaient et aidaient leurs frères de Bosnie, l'Arménie n'abandonna pas les siens.

Les événements connurent une accélération à partir de septembre 1989 quand le parlement d'Azerbaïdjan vota une loi de souveraineté sur le Nagorny-Karabakh. Ainsi, sur les ruines de la présence soviétique, un Etat musulman qui était en passe d'être gouverné par les fondamentalistes décidait-il qu'une région chrétienne lui était définitivement soumise. La réaction arménienne ne tarda pas et, le 1er décembre 1989, Erevan annonça officiellement que le Nagorny-Karabakh faisait partie intégrante de l'Arménie.

Le 13 janvier 1990, à Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, un pogrom coûta la vie à plusieurs centaines d'Arméniens. Les viols furent systématiques, depuis les fillettes jusqu'aux vieilles femmes. Le 14, la guerre éclata quasi officiellement le long de la frontière séparant l'Arménie de l'Azerbaïdjan et dans le Nagorny-Karabakh.

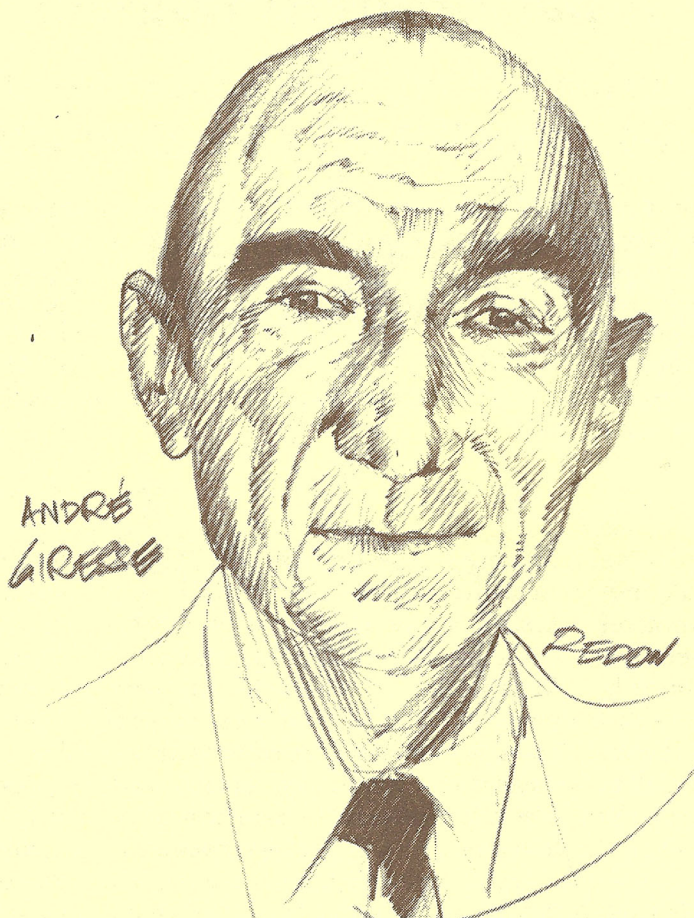
L'ex-Armée rouge organisa alors la protection puis le départ des Européens (Russes, Ukrainiens, Biélorusses, etc.) qui vivaient en Azerbaïdjan.

De toutes les régions musulmanes, l'exode se produisit, immense reflux de population résultant de la dislocation de l'Empire.

Entretien courtois avec

Ancien président de la cour d'assises de Paris limogé pour cause de liberté d'esprit et de nuque raide, victime d'un véritable complot des avocats, mémorialiste matraqué par ses anciens pairs pour l'anticonformisme de certains de ses écrits, André Giresse est également un amoureux du football. Il a occupé pendant des années la fonction importante de vice-président de la Commission générale d'appel de la ligue nationale de football. En juin dernier, il a appris, au détour d'un article de la presse spécialisée, que son esprit d'indépendance et la rigueur de ses principes lui avaient valu d'être purement et simplement "liquidé".

Il jette sur l'affaire Tapie le regard d'un moraliste atterré de voir ses rêves de gosse souillés par la magouille et l'appât du gain.



LIBRE JOURNAL :
Monsieur le président, pour quelqu'un qui, comme vous, se passionne pour l'univers du football depuis un demi-siècle et appartient aux instances dirigeantes depuis trois décennies, la révélation d'une affaire de corruption est-elle une surprise totale ?

André GIRESE :

C'est en tout cas le témoignage de mœurs nouvelles. Certes, dans le passé nous avons connu des scandales. Je pense à Monsieur Pouchès, qui avait dilapidé sa fortune pour le Stade français, à Monsieur Peuntis, un ferrailleur qui s'occupait du

Club toulousain et qui eut quelques démêlés avec la Justice pour sa gestion bizarre, ou à l'étrange Monsieur Zenatti du Red Star, qui fut sanctionné par la Justice sportive. Mais ces affaires étaient rares et elles n'avaient pas l'ampleur de celle que nous découvrons aujourd'hui.

Elles y ressemblaient, cependant ?

Dans le cas de Zenatti, oui : il est établi qu'il avait acheté le goal de Toulon à l'époque. Mais cela remonte à une trentaine d'années.

Il faut attendre aujourd'hui pour voir ce climat délétère s'installer

dans le monde du football et pour assister à l'irruption des aventuriers, des politiciens, des affairistes et des chevaliers d'industrie.

Peut-on dire qu'une mafia a fait main basse sur le football ?

Elle tente de le faire, en tout cas. C'est incontestable.

Et c'est très grave dans le contexte actuel puisque la France doit organiser la Coupe du monde en 1998 et, surtout, parce que le football devrait jouer un rôle éducateur et formateur pour une jeunesse trop souvent livrée à elle-même.

C'est lié à la super-médiatisation du football et à l'irruption de l'argent-roi, de l'argent corrupteur. La dramaturgie qui s'est créée autour de l'affaire OM-Valenciennes est due à l'importance colossale des intérêts financiers en cause.

Le football ne peut-il pas servir au blanchiment de certains fonds d'origine illégale ?

C'est possible.

On commence d'ailleurs à voir apparaître dans certains clubs des financiers extrêmement douteux.

Pour autant, le magistrat que vous êtes n'est-il pas choqué de voir qu'une instance sportive internationale prend une sanction contre l'OM alors même que la



André Giresse

Justice pénale n'a pas formellement établi l'existence d'une faute ?

Il ne faut pas confondre le droit pénal et la morale sportive. L'UEFA a fondé sa décision sur des motifs de discipline sportive. Les corrompus ont avoué, un des relais de la corruption a avoué et l'UEFA, conformément à son éthique sportive, a prononcé une condamnation que les frioleux dirigeants de la Ligue française n'osaient pas envisager.

Le drame est que les vrais punis sont les supporters marseillais qui ne sont pour rien dans cette affaire.

N'avez-vous pas l'impression que, justement, cette affaire est jetée au public comme un dérivatif à l'actualité ? Une sorte de version moderne de la maxime latine "Panem et circences" ?

A la différence près que l'on ne s'occupe pas du "panem", vous avez raison. Marseille est une ville sinistrée où le football catalyse passions et frustrations et les supporters trouvent évidemment dans les succès de leur équipe un dérivatif à leurs difficultés. Reste que le football et le sport en général sont une école de la vie.

Dans une ville ruinée par le chômage et accablée par la délinquance, le sport est un antidote au désespoir et à la tentation délinquante. J'estime qu'il a un vrai rôle éducatif parce qu'il en appelle à ce que l'homme a de meilleur : sens de l'effort, dépasse-

ment de soi-même, esprit d'équipe.

Tout cela, à condition qu'il ne soit pas confisqué par des aventuriers sans scrupules.

Vous ne nierez pas, cependant, qu'il y a quelque chose de dangereux dans la fascination qu'exercent sur de jeunes chômeurs mal intégrés, et aux lisières de la misère et de la délinquance, le spectacle de joueurs de football adulés, surpayés et vivant comme des nababs ?

Je tiens qu'il vaut mieux pour ces jeunes que leur idole soit une star du football plutôt qu'un caïd de la drogue ou de la prostitution.

Quelle mesure vous paraît la plus urgente pour sauver le football français ?

Le grand problème est la gestion financière des clubs. La Ligue a entrepris un effort dans ce domaine pour que le football ne soit pas un lieu de blanchiment d'argent sale ou de manœuvres financières illégales.

La confusion entre politique et sport qui semble s'installer vous paraît-elle grave ?

Le sport et la politique doivent évidemment rester des mondes parfaitement séparés.

Cela dit, vous n'empêchez pas que des politiciens disposant de respon-

sabilités municipales ou locales utilisent à des fins personnelles le prestige des équipes locales, notamment en les finançant grâce aux deniers publics. Mais ce qui est posé ici est moins le problème du sport que celui de l'usage de l'argent des contribuables.

Je crois que si l'on met en place un système dans lequel la présidence d'un club sportif apporte plus de contraintes et de servitudes que d'honneurs et d'avantages, les margoulin s'écarteront d'eux-mêmes.

Faut-il interdire le financement municipal des équipes sportives locales ?

Peut-être. Il est vrai que, pour un non sportif, il y a quelque chose de choquant au fait de contribuer par ses impôts à une activité qui ne l'intéresse pas. Mais il vaut mieux que l'argent des contribuables aille vers des associations sportives que vers d'autres associations qui n'ont aucun caractère d'utilité publique.

Comme celles qui, par exemple, s'attachent exclusivement à exploiter et à répandre la haine entre Français...

D'où vient, selon vous, que le sport attire à ce point les gens douteux ?

Probablement du fait que le sport est un reflet de la société. Nous vivons dans une société mercantile, sans principes ni morale. Et le sport connaît de plus en plus l'effritement

de ses valeurs.

Il est donc urgent de restaurer la morale sportive mais c'est une entreprise illusoire si l'on ne restaure pas en même temps la morale publique.

Vous paraît-il possible de revenir à l'esprit d'amateurisme rêvé par Coubertin ?

C'est malheureusement dépassé. Mais le rugby actuel donne une assez bonne idée de ce qui pourrait être fait en sauvegardant les principes dans un système de semi-professionnalisme. Le rugby est un modèle parce qu'il a, jusqu'à présent, été parfaitement géré et maintenu dans son enracinement provincial et ses traditions de noblesse et de grandeur.

L'affaire OM risque-t-elle de porter un coup fatal au football ?

Je ne crois pas. On n'a jamais vu autant de spectateurs dans les stades. Je ne serais pas aussi serein en ce qui concerne la crédibilité des instances dirigeantes. Ce qu'il faut, c'est une révolution dans les mœurs du football.

Allez-vous concourir à cette révolution ?

Non. Mon éviction m'a dissuadé à jamais de revenir dans ce milieu.

Je ne suis plus qu'un spectateur. Mais ma passion n'a pas été éteinte par l'écœurement que m'inspirent certaines mœurs actuelles.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Beaumarchais ou le gamin de Paris

Pour bien faire, il ne faudrait jamais juger d'un homme, ou d'un épisode historique, à la lumière des événements ultérieurs que nous connaissons mais que, bien évidemment, ne pouvaient deviner les contemporains. Ainsi s'acharne-t-on, depuis deux siècles, à lire le théâtre de Beaumarchais et à l'interpréter à la lumière (si l'on ose dire...) de la Révolution. S'est-on suffi-

samment gaussé du Roi, de la Reine, des Princes et de la Cour qui se divertissaient de ce qui allait les perdre ! Or, les charges et les satires du "barbier" ou du "mariage" existent, mais demeurent du domaine classique. "Les gentilshommes qui ne se sont donné que la peine de naître" sont-ils autre chose que le "Dom Juan" de Molière, "le grand seigneur méchant homme" ? Faut-il alors faire du comé-

dien-auteur de Louis XVI un révolutionnaire qui se serait ignoré ? Ou se demander si Pierre-Augustin Caron, sieur de Beaumarchais, ne s'est pas borné à saisir, en vrai Parisien qu'il était, quelque chose de l'air de la capitale vers 1780 ? Beaumarchais n'a pas provoqué la Révolution ; et la seule faute de Louis XVI et de ses proches est de n'avoir pas saisi, sous les bouffonneries, une fermentation sourde dont l'homme de lettres n'était qu'un interprète.

Jean-Baptiste Poquelin était le fils d'un maître tapissier ; né en 1732, Pierre-Augustin Caron est

celui de l'horloger de la rue Saint-Denis.

Même si, par la faute d'un prêtre qui l'a frotté aux humanités, Pierre-Augustin rêve d'un autre destin, la boutique paternelle l'attend. A treize ans, on l'inscrit à l'école d'horlogerie ; à vingt, il est devenu un prodigieux expert en son art, inventeur d'un mécanisme qui permet de miniaturiser les montres, jusqu'à les enfermer dans le chaton d'une bague. Un faquin lui vole le procédé de fabrication, prétend exploiter le brevet à la place du jeune homme ; c'est méconnaître l'intelligence et l'opiniâtreté de Pierre-Augustin. Il plaidera si éloquemment sa cause que justice lui sera rendue. Ici commence son ascension, sinon sa fortune, qui sera toujours volage.

Séduisant, habile il s'introduit à la Cour

Beau, séduisant, spirituel, remarquable musicien, le fils Caron ne tarde pas à défrayer la chronique mondaine et galante, à s'introduire à Versailles, à y gagner la confiance à la fois de la marquise de Pompadour et de Mesdames, filles du Roi, doublet qui en dit long sur les habiletés de ce garçon... Il est l'horloger de la Cour, et le professeur de harpe de Madame Victoire.

Il conforte son succès en épousant une jeune veuve qui lui apporte en dot la charge de son défunt époux, et la terre de

Beaumarchais. Dont le fils Caron s'empresse d'adopter le nom avant qu'une savonnette à vilain l'anoblisse. En 1768, prématurément veuf, il se remarie ; cette seconde épouse meurt en couches. Le nouveau M. de Beaumarchais est bien à plaindre : ses deux femmes, riches, l'étaient de biens voyageurs... L'inconsolable n'a plus que ses yeux pour pleurer...

Ses succès font des jaloux

Il n'empêche ! S'étonnant qu'il ne puisse conserver ses compagnes plus d'un an, quelques mauvais plaisants l'accusent de les empoisonner. C'est que le sieur de Beaumarchais et ses succès font des jaloux. Moquant ses origines populaires et son premier métier, un gentilhomme lui tend un jour sa montre, réclame une consultation : elle ne fonctionne plus. Pierre-Augustin prend l'oignon, le palpe avec le plus grand sérieux et le laisse choir et se briser à ses pieds...

"Ah, monsieur ! je suis devenu bien maladroît !"

Insolence qu'il peut s'autoriser ; il est l'un des précieux agents du Secret du Roi...

Espion, trafiquant d'armes, avec la complicité de la Couronne au profit des "Insurgents" d'Amérique, Beaumarchais est tout cela. Il est aussi un enragé plaideur que ses procès finissent par faire emprisonner ; il aggrave son cas en tentant de corrompre la femme du juge... Mais parvient à mener tel tapage que ses protecteurs le tirent d'embarras et que le magistrat amateur d'épices n'a plus qu'à vendre sa charge...

L'extraordinaire, avec ce

diable d'homme, c'est que, faisant mille besognes à la fois, sans cesse par monts et par vaux, il parvient cependant à écrire.

En fait, Beaumarchais s'est risqué à ce métier dès 1766, il avait alors trente-quatre ans. Sa première tentative théâtrale, "Eugénie", a été sans lendemain. Il faudra attendre 1775, les expériences et quelques rancœurs amassées au cours des ans pour qu'il risque un second essai, mais quel essai ! Ce sera "Le Barbier de Séville". Dix ans plus tôt, Beaumarchais a visité l'Espagne, où il s'est un peu livré à l'espionnage commercial au profit de la France. C'est tout naturellement qu'il y situe son intrigue ; il n'est pas le premier à s'enticher de guitares et de mantilles. Est-il Figaro, c'est-à-dire une déformation de "Fi'Caron", le fils Caron ? Cela va de soi ; mais il est aussi le comte Almaviva.

Figaro rêve qu'il est le fils d'un grand seigneur

Il ne faut point se méprendre sur le caractère de Beaumarchais. Les révolutionnaires de 89 rêveront de supprimer la noblesse et les privilèges ; lui ne veut qu'en faire un jour partie. C'est ainsi que l'Ancien Régime se sera, durant des siècles, rallié les élites bourgeoises. Ce n'est pas pour rien que Figaro, enfant enlevé par des Bohémiens, rêve qu'il est le fils d'un grand seigneur. Et sa déception est amère lorsqu'il se découvre né des triviales amours du docteur Bartolo et de la duègne Marceline... Beaumarchais, protégé de Louis XV, des

princesses, des favorites, de Marie-Antoinette et du comte d'Artois, n'envisage pas de saper une monarchie qui l'adule...

Il brocarde Almaviva, mais il l'admire. La critique a voulu dresser le maître et le valet l'un contre l'autre, mais ils sont complices dès le début, et resteront amis, quoi qu'il arrive. Au fond, est-ce vraiment la vertu de sa fiancée Suzanne que défend Figaro, lorsque le comte semble la convoiter ? Ou l'amour, inentamé mais qui ne s'exprime plus, d'Almaviva pour Rosine, qu'il a tant aimée et que trois ans de mariage ont transformée en étrangère ?

Les maîtres sont-ils dignes d'être des valets ?

On est bien obligé de se rallier à cette opinion si l'on découvre le dernier volet, fort oublié, de la trilogie, "La Mère coupable". Car Rosine, finalement, se sera donnée à Chérubin et aura fait endosser le bâtard à l'infortuné Almaviva. Chérubin est mort, Rosine se repent depuis vingt ans de son adultère d'une nuit ; mais Almaviva, qui adore toujours sa femme, souffre...

Et Figaro ne pense qu'à rendre le bonheur à son maître. "La Mère coupable" a pour cadre le Paris de la Révolution et son moindre paradoxe n'est pas d'entendre Figaro se plaindre de devoir appeler le comte "Monsieur" et non plus "Monseigneur". C'est le valet qui, dans l'affaire, se sent "diminué"...

Beaumarchais n'a jamais voulu remettre la noblesse en cause ; il désirait bien trop en faire partie ! Ses critiques étaient celles d'un

homme de théâtre, et né sur le pavé parisien. Il y a de la fronde dans la réplique de Figaro : "Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?" ; et dans ses définitions de l'homme de cour, définitions dont Almaviva rétorque qu'elles visent plus les intrigants que les courtisans ou les ministres, c'est vrai. Mais que dire du portrait vitriolé du docteur Bartolo, la médecine étant "un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès", "et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues !" Et du fameux air de la calomnie, ou de la charge contre les critiques littéraires ? Ce n'est pas la Révolution qui souffle dans le théâtre de Beaumarchais, c'est l'esprit français et aristocratique. Quand la Révolution viendra, elle s'empressera d'emprisonner le père de Figaro, qui échappera de justesse aux Massacres de septembre. Et les larmoiements républicains et patriotiques de commande de "La Mère coupable" sont la démonstration que les vertus de 89 ne convenaient pas au style de l'auteur.

La chute de Robespierre sauvera Madame (la troisième...) et Mademoiselle de Beaumarchais, promises à la guillotine, et permettra à Pierre-Augustin, émigré, de rentrer en France. Il mourra subitement en 1799. Il n'était point fait pour un autre temps que le XVIIIe, insouciant qui proclamait : "Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer..."

Presses-Pocket vient de rééditer la "Trilogie espagnole", complétée d'un fort dossier et d'un cahier d'illustrations.

En poche

Un conte politique

Les contes et légendes m'ont donné la passion des livres. Sans doute parce que ces histoires que l'on dit imaginaires disent très bien le réel. Ismail Kadaré est orfèvre en la matière. Cet écrivain albanais, qui vient de s'exiler en France, a écrit une belle œuvre qui évoque remarquablement son pays, l'Albanie, sur lequel tous les peuples voisins sont passés, ses légendes et sa situation actuelle de bonne république démocratique avec tous les plaisirs que cela comporte. Dans son plus célèbre roman *Le Général de l'armée morte*, un officier revient sur le champ de bataille pour retrouver le corps de chacun de ses hommes restés sans sépulture. Dans *Le Palais des rêves* il imagine un pouvoir totalitaire décidant de maîtriser aussi les rêves de chacun. Au printemps 1981, pendant le soulèvement des Albanais du Kosovo et avant leur répression par les Serbes, un décret interdisait de tenir les portes fermées à clé pendant la nuit. Dans *Le Palais des rêves*, ce sont les portes de l'inconscient qui doivent rester ouvertes à l'inquisition de la police des songes. Le héros a pour travail de déchiffrer les songes et tout se gâte lorsqu'il descend aux archives. "Tout ce qui est trouble et néfaste, ou qui le sera dans quelques années ou quelques siècles, apparaît d'abord dans les rêves des hommes. Toute passion ou idée malfaisante, tout fléau ou crime, toute rébellion ou catastrophe projette nécessairement son ombre longtemps avant de se manifester dans la vie réelle. C'est pourquoi le Padichah prescrit qu'aucun rêve, même fait aux confins les plus reculés du pays, fût-ce même par une journée des plus ordinaires, ne doit échapper à l'examen du Tabir Sarraïl". L'idée est extrêmement originale, rappelle Kafka, mais se comprend infiniment mieux ! *Le Palais des rêves*, Ismail Kadaré, Le livre de Poche, Biblio.

ANNE BRASSIÉ

C'est à lire

par Philippe Valdène
Le Berkeley à cinq heures de Vladimir Volkoff

On ne s'étonne plus de la rentrée littéraire. Plus d'une centaine de romans sont publiés cet automne. S'ils racontent bien une histoire (ce ne fut pas toujours le cas), il faut bien avouer qu'ils sont sans surprise et dépourvus d'intérêt. Si bien que, pour trouver de bons livres, il faut désormais se tourner vers les rayons aux couvertures noires des librairies. Les meilleurs auteurs aujourd'hui, et probablement ceux de demain, viennent ou furent marqués par les romans d'espionnage et la Série noire. Il n'est donc pas étonnant d'y trouver Vladimir Volkoff que son "anticonformisme" écarte un peu des encensements littéraires à la mode. Ce qui n'est pas plus mal.

Il y a une sorte de confrérie des lecteurs de Volkoff. Ils se donnent quelques titres pour mots de passe : *Le Bouclage*, *Le professeur d'histoire*, *Du roi*, *L'Interrogatoire*...

Avec *Le Berkeley à cinq heures*, on retrouve Kiril Volsky, le héros du fameux roman (1) **sur** l'espionnage — et non pas d'espionnage — qui fit de Volkoff l'un des maîtres du genre. C'était l'âge d'or des services de renseignements, cette chevalerie de l'ombre. Les agents de la Guerre froide sont maintenant à la retraite et aiment à se retrouver à la brasserie *Le Berkeley*, vers cinq heures. Les vieilles "moustaches" tolèrent avec bien-



veillance Volsky, qui est un peu des leurs, plume à la main. Ils évoquent autour de boissons que l'horaire autorise, ou excuse, les meilleurs coups de leur carrière, avant la fin de la Guerre froide. On découvre les subtilités, les ruses, les astuces de tous les "deuxièmes" du monde. Elles font songer à un jeu, mais un jeu qui peut être mortel même s'ils en parlent avec désin-

volture. Volkoff montre, dans les anecdotes et les nouvelles qui forment le livre, qu'en dépit de sa position rendue grisante par sa relative autonomie et son impunité le meilleur des agents ou des officiers de renseignements reste un élément romantique et isolé de la panoplie du Plus Grand Jeu du Monde. Ils en ignorent les règles secrètes et mouvantes ; pions, ils sont à la merci



de ceux qui le mènent vraiment. Dès lors, l'Histoire, dans les moments cruciaux où les "moustaches" se glissent, évolue dans un sens inattendu, ou, ce qui est plus troublant, dans un sens délibéré, calculé. C'est dans cette brèche que Volkoff s'engouffre pour se placer à la limite de la réalité et de la fiction. Qu'il s'agisse de *La Poupée russe*, le transfuge étonnant d'un savant soviétique, de *La paix des braves*, qui, on l'aura deviné, entraîne, au terme de

la guerre d'Algérie de l'histoire, ce chef d'Etat qui se débarrasse de ses services spéciaux en les compromettant, ou de celle du secret qui bouleversa tant le monde ces dernières années, on est tantôt amusé, frappé, voire dérangé par leur vraisemblance. Ce qui est la marque irréfutable d'un grand talent de romancier. Les amateurs des services secrets ne manqueront pas de relever, ça et là, des allusions plus ou moins directes à des affaires ou des personnages bien

réels. Il y a là l'un des meilleurs livres de la rentrée, dans la lignée du *Retournement* ou du *Montage*.

Si vous passez au Berkeley, vers cinq heures, ne tentez pas de surprendre Vladimir Volkoff pour qu'il vous fasse des confidences. Bien que familier de l'endroit, il s'est toujours défendu, avec un malin plaisir, d'être une "moustache"...

(1) Le Retournement
Editions de Fallois-
L'Age d'homme, 282
pages, 120 F.

Rendez à ces Arts

Et à Grünewald sa Crucifixion

Grünewald (1455-1528) a peint plusieurs *Crucifixions*, mais la plus célèbre est incontestablement celle que possède le musée de Colmar, le *Retable d'Isenheim*. Qui comportait à l'origine des sculptures sur bois attribuées à Nicolas de Haguenau. Le retable fut réalisé pour la chapelle de la commanderie des Antonins d'Isenheim, ordre des chanoines hospitaliers qui soignaient les malades atteints du "feu de saint Antoine", provoqué par un parasite du seigle. L'œuvre fut disloquée en 1794. Colmar possède l'œuvre peinte de Grünewald. Le polyptyque comporte des panneaux mobiles et des panneaux fixes. Et leur présentation était ordonnée par le cycle liturgique. On ouvrierait, par exemple, le retable le jour de la Saint-Antoine. Tandis que, pendant l'Avent et le Carême, le retable, fermé, offrait au centre la vision de la Crucifixion, surmontant la Mise au tombeau de la prédelle, et les représentations de saint Sébastien et saint Antoine sur les panneaux latéraux. Grünewald est considéré comme trop moderne pour le Moyen Age et trop chrétien pour la Renaissance ! Mais sa façon de privilégier l'expression des émotions l'a fait redécouvrir par les artistes modernes. C'est pourquoi le musée de Colmar a organisé une exposition autour de cette Crucifixion, avec une soixantaine d'œuvres modernes inspirées par le retable, ou par le thème. On y trouve Picasso, Bacon, et de nombreux artistes allemands, car les expressionnistes de ce pays admirèrent Grünewald au début de notre siècle. Musée d'Unterlinden, 69000 Colmar ; ts les jours de 9 h à 12 h.

N. MANCEAUX

"MORNY, LE ROI DU SECOND EMPIRE"

Eminence grise de Napoléon III, duc pour rire, don Juan d'opéra bouffe, ce demi-frère naturel de Badinguet, petit-fils également naturel de Talleyrand, fut certes un président de la Chambre des députés discutable, un perceur de voies ferrées, un promoteur immobilier fri-cotouillard, un usurier de haute volée ; mais il fonda l'hippodrome de Longchamp, créa le Deauville mondain et surtout, surtout fut à l'origine de l'Expédition du Mexique qui, si elle avait réussi, aurait installé outre-Atlantique une monarchie catholique romaine, rempart idéal à l'impérialisme des Etats-Unis huguenots et affairistes. Une excellente biographie, un joli texte. Ed. Jean Picollec, 150 F.

"L'AUTRE PAYS" de T.M. Wright

Un redoutable psychopathe, qui croit ses dons paranormaux venus du Très-Haut, a enlevé la famille de la jeune Greta King. La petite fille n'est âgée que de huit ans, mais le dément va trouver en elle un terrible adversaire. Greta possède également des pouvoirs. Ils lui permettent de voyager dans un "autre pays", une autre dimension, et c'est de ce mystérieux endroit qu'elle combattra et vaincra le ravisseur des siens. Du Lewis Carroll sans lapin... Presses Pocket, 33 F.

"LE VERT ET LE GRIS"

de José-Louis Castagné
Roman, bien sûr, mais aussi document... Le roman est d'action et raconte les aventures et les amours cascadiantes d'un baroudeur, Georges Rivals — avatar de l'auteur, semble-t-

il —, en Algérie, en Grèce, au Liban. Le document est politico-militaire et brosse le tableau vrai des ignobles géoles de l'Epuration ; des héroïques efforts que multiplièrent les Nationalistes français pour conserver à la mère Patrie les départements nord-africains ; des sombres intrigues qui font aujourd'hui du Levant l'une des régions les plus chaudes du globe. Gauchards et libéraux abomineront ce bouquin.

Le Flambeau, 175 rue Pasteur,
01400 Châtillon-sur-Chalaronne, 100 F.

"SOLEIL DE MINUIT" de Ramsay Campbell

La Grande-Bretagne telle qu'on l'aime, encore victorienne, et avec des églises du temps de Guillaume le Conquérant, des cimetières pleins de fantômes, des pubs aux naïves enseignes polychromes, des hivers cotonneux lourds de neige. Et un folklore qui, peut-être, ne véhicule point que des légendes... Voilà un voyage outre-Manche, pays d'élection du surnaturel de qualité, qu'il serait impardonnable de manquer. Presses de la Cité, 120 F.

"FROID DEVANT" de Randall Boyle

Terrifiant au suprême degré... Peter Raye et sa fillette, Darbi, sont traqués par les agents du FBI et par un sinistre individu qui veut les assassiner mais qui, en fait, ne pourrait tuer que le premier : la charmante gamine est déjà morte ! Ajoutez à cela un médecin lointain neveu du bon docteur Frankenstein. Une histoire dans la veine de celle de Stephen King ou de Graham Masterton, et dont Hitchcock eût sans doute tiré un chef-d'œuvre de l'écran. Presses Pocket, 44 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Les télémanes me pardonneront ce moyen de capturer de nouveaux lecteurs.

Le livre de Jacques Houbart, "Dieu, César et les bourgeois", publié aux éditions de La Bruyère (128, rue de Belleville, 75020), mérite d'être défendues bec et ongles contre le sombre assassin qu'est le silence.

J'en prends le pari : personne ne parlera de ce livre.

Parce qu'il est prodigieux d'intelligence. Parce qu'il envoie cul par-dessus tête le consensus mollasson des élites moisies. Parce qu'il jette une lumière glacée sur la complicité de la gauche caviar et de la droite molle.

Ce que Houbart appelle, avec une intuition géniale, le "camp du partage" et le "camp du profit".

Parce qu'il ridiculise les gourous de l'antiracisme, de l'anti-"fâchisme", la prostitution des prêtres "au Monde", les sottises écologistes, les abominations malthusianistes.

Parce qu'il botte le cul du Veau d'or.

Enfin parce que Houbart est un homme libre, c'est-à-dire seul, au bout d'un chemin, d'un calvaire, qui a jeté le militant catholique dans les rets du Parti puis dans les rêveries de la "Beat generation" (il fut le traducteur de Kerouac) avant d'en faire un journaliste couronné par le "Grand Prix de l'Humour noir", puis repoussé, muselé et finalement ruiné.

C'est ce silence meurtrier qu'il faut briser. Lisez "Dieu, César et les bourgeois".

(118 F, Editions de La Bruyère, 128 rue de Belleville, 75020)

MERCREDI 15 SEPTEMBRE

TF1 20H50

"Pépita"

"A Paris, un quartier populaire où les échoppes des petits marchands n'ont pas fait encore place aux grandes surfaces, la vie d'Amédée le primeur, de Bobo l'écailler, d'Yvon l'éclusier, de Raymond le bistrot et de Plume la fleuriste". Je ne sais pas dans quel Paris vit le scénariste de cette bluette, mais je me demande si la LICRA ne va pas lui chercher des poux dans la tête. Il aurait au moins pu faire une petite place à l'épicier Fizoune...

JEUDI 16 SEPTEMBRE

ARTE 22H00

Citoyen Simenon

Cette soirée consacrée au père de Maigret ne pouvait évidemment pas faire l'impasse sur son "comportement sous l'Occupation". C'est désormais obligatoire. Pour les sujets nés après guerre, on vérifiera le comportement des parents. Pour les fils de déportés, on contrôlera les collatéraux.

VENDREDI 17 SEPTEMBRE

F2 20H50

Bouillon de culture.

Soljenitsyne en direct. C'est tout.

SAMEDI 18 SEPTEMBRE

F2 20H50

C'est votre vie

22H30

"Taratata"

Retour de Frédéric Mitterrand dans une émission copiée sur la BBC. L'autre jour, je demandais si c'est

bien par hasard que les inventeurs de programmes proposaient le même soir Pascal Sevrin et "Taratata". Ce soir, j'ai la réponse : non.

DIMANCHE

19 SEPTEMBRE

F2 12H00

"L'Heure de vérité"

L'heure de vérité, avec Charles Pasqua. L'émission n'arrivera jamais à être aussi drôle que son titre.

LUNDI

20 SEPTEMBRE

ARTE 22H30

"La Fille de Hunan"

Une adolescente est promise en mariage à un bambin de deux ans. Séduite par un paysan, elle élèvera le fils de ces amours illicites comme le frère de son propre mari.

Je vous jure que je n'invente rien. C'est une histoire chinoise vieille de trois quarts de siècle. Comme quoi Mireille Dumas n'a rien inventé avec ses "reality shows" sordides.

MARDI

21 SEPTEMBRE

TF1 20H45

"On a retrouvé la 7e compagnie"

F2 20H50

"Au revoir les enfants"

Soirée "Grand choix" : sur TF1, la débâcle de 40' devant l'envahisseur nazi vue à travers les mésaventures d'une poignée de crétins franchouillards en uniforme. Sur F2, la tragédie d'un enfant juif dénoncé à l'occupant nazi par un crétin franchouillard en

civil. Si, après ça, vous êtes encore patriotes, votre cas relève de la Police de la pensée.

MERCREDI

22 SEPTEMBRE

TF1

"Télé-vision"

Les gens de la télévision vus par la télévision. Ça commence à devenir rennégaine. En deuxième partie, un portrait d'Arthur sacré "poil à gratter" de la télé. Moi, je l'aurais plutôt vu en oxyure...

JEUDI

23 SEPTEMBRE

TF1 22H20

Leçon d'amour

Soixante-dix minutes de cochonnetés et de propagande pour le préservatif. Si l'on n'aime pas ça, on peut choisir F2 qui propose une série d'entretiens entre Mireille Darc et des prostituées.

VENDREDI

24 SEPTEMBRE

F2 0H05

"L'Ombre d'un doute"

Interrogé peu de temps avant sa mort, Alfred Hitchcock désigna ce film comme son œuvre la plus achevée. C'est une raison suffisante pour ne pas manquer cette variation très libre sur le thème de l'ange et de la bête qui cohabitent en nous. Une histoire éternelle, traitée avec une magnifique simplicité et une terrible lucidité par l'un des plus grands cinéastes de l'Histoire.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

La soif de l'or de Gérard Oury

Ni haro, ni hurra pour Oury ! L'habile réalisateur vient de nous donner une comédie sur l'avarice. Ce doit être pour cette raison que la pellicule dégouline de "fric", ce qui n'est pas un signe de totale réussite. Tout en nous amusant nous sommes restés sur notre faim. Peut-être est-ce dû à la publicité de ce film bâtie sur le succès de Clavier dans *Les visiteurs*. La "pensée" en exergue donne le ton : « L'avarice est le moins coûteux des vices ! » Pour échapper au fric et à sa femme (Catherine Jacob), un promoteur (Christian Clavier) tente de passer en Suisse plusieurs milliards d'anciens francs en lingots d'or astucieusement dissimulés. Il est aidé dans cette entreprise par son avari-



cieuse grand-mère (Tsilla Chelton) et un "banquier" suisse (Bernard Haller). Son épouse, accompagnée de

son amant (Philippe Khorsand), tente de les en empêcher.

C'est le thème inusable

de la poursuite ponctuée de destructions de voitures et d'accidents en tous genres qui réjouissent toujours. C'est assez bien fait ; néanmoins, on ne recommence pas plusieurs fois *La grande vadrouille* ou *Le corniaud* avec le même brio. Est-ce Oury qui a demandé à Clavier de singer de Funès ou bien de lui-même en prend-il tous les tics ? Pour arriver à la maîtrise grimacée du "gendarme", ce Clavier-là devra encore "faire des gammes".

Tsilla Chelton retrouve ici un personnage calqué sur *Tatie Danielle*. Philippe Khorsand, égal à lui-même, joue Khorsand. Bernard Haller, dans deux rapides apparitions, montre qu'il est un grand acteur injustement sous-employé. Lorsque, pour terminer, nous aurons dit que Catherine Jacob est épatante, il n'y aura plus qu'à tirer l'échelle... !

(Absolument pour tous publics).

Le pied à l'étrier

Philippe Bouvard, pour le tarif unique de 95 F (au 20 août 1993), nous offre du lundi au samedi (21 heures) deux heures denses de spectacle comique, et à des amuseurs débutants la possibilité de se produire devant un public quasiment gagné d'avance. Tout le monde trouve son compte avec ce "café-théâtre" géant.

Si l'endroit n'a de "Bobino" que le nom, il a au moins le mérite de perpétuer le souvenir de l'historique salle de music-hall maintenant remplacée par un hôtel-restaurant. C'est grande tristesse de voir cette rue de la Gaîté ravagée par les promoteurs. Foin de nostalgie ! Aujourd'hui vous applaudirez (ou non) les "rigolos" de demain. C'est, dans l'ensemble, aussi joyeux que la célèbre émission de télévision *"La Classe"* avec une

pincée de vulgarité et parfois un zeste d'iconoclasme politique.

Mais l'ensemble reste bon enfant à l'image du maître de céans.

Bobino (43 27 75 75).

J. B.

Sur le boulevard de Strasbourg, le théâtre de l'"Eldorado" se réveille... jour et nuit. Quel est donc le "prince charmant" qui veille en permanence sur l'immense chantier ? Mystère... Cette salle brillera de nouveau au firmament par la grâce de ce preux chevalier de la nuit. Bonne chance à ce mécène !

Sous mon béret

Extinction des feux

Le ciel est pur et les Pyrénées bleussent dans le soir ; les vents vont passer au sud. Les chiens le sentent. Le capitaine Thon devient inquiet. Devra-t-il, comme l'année dernière, subir les railleries du voisinage et payer une langouste à sa mère pour n'avoir pas dépassé le cap des cinquante palombes ? Aussi les préparatifs vont-ils bon train. Une nouvelle armada de pigeons appelants a été dressée par Freddo, un jambon de 8 kgs monté à la cabane, et un système étonnant de lutte contre la soif mis en place. Au pied de la longue échelle de 23 mètres, un tonneau de madiran a été enterré. Un tuyau vert d'arrosage — cordon ombilical magique — le relie au toit de la palombière où trône désormais une vieille pompe en cuivre, camouflée sous des herbages et des bouts de bâche militaire pour éviter tout reflet. Freddo manipule l'engin avec délectation, au moindre commandement du capitaine. Un nectar rouge sombre sort bientôt du bec verseur où a été vissé un logo métallique de Mercedes. Au-dessus, une pancarte affirme "Boire ou choisir, il faut conduire". Ainsi va la vie dans le bois de Saint-Pée où chaque chasseur est conscient des règles de sécurité élémentaires, à l'inverse de ces pignoufs d'Estialenscq qui, l'année dernière, avaient pris feu. Pour se réchauffer (était-ce nécessaire !) et griller quelques volatiles, ils avaient allumé un petit foyer sur quelques pierres posées au milieu de la cabane. Malheureusement l'ensemble s'enflamma et ils ne durent leur salut qu'en sautant sur les branches des arbres proches où depuis ils vivent en communauté, n'ayant jamais eu le courage d'entendre le rire sournois des épouses et des anciens. Malgré cette triste expérience, le capitaine installe tout de même un grill extérieur arrimé à l'échelle, pour faire les grillades recommandées par le docteur maigre. "De toutes façons, s'il y a le feu, on a désormais de quoi éteindre", affirme-t-il avec assurance. "Il n'est pas question que Totem et Hugo deviennent des Hot-Dogs".

JOSEPH GREC

Gloires de France

par Chaumeil

L'Abbé Filiol traqué

Nous avons laissé François Filiol aux prises avec les premières décisions révolutionnaires antireligieuses. Il a refusé de prêter le serment constitutionnel et demande un passeport pour émigrer en Espagne.

Voici son signalement tel qu'il fut noté à Pléaux pour ce passeport : "Abbé Filiol, âgé de 28 ans, taille cinq pieds un pouce (1,68 m.), front grand, cheveux chatins (sic), yeux ronds, nez large, bouche bien faite, menton et figure ronde".

Le vicaire et le curé de Drugeac prennent ensemble à pied la route de l'Espagne pour y trouver refuge. Mais au bout de quelques jours de marche, François Filiol rebrousse chemin car, explique-t-il en substance à l'abbé Delzors, il ne peut abandonner tous ses fidèles, tous ses amis, tous ses parents sans le secours de la religion. Dieu l'a appelé à être pasteur, il doit revenir s'occuper de son troupeau. Antoine Filiol, son père, fait creuser, dans sa grange de Bouval, une cachette souterraine recouverte d'une énorme pierre.

18 mars 1793. La Convention décrète "que tout prêtre insermenté soit aussitôt jugé par un jury militaire et puni de mort dans les vingt-quatre heures".

Depuis un peu plus d'un an déjà, l'abbé Filiol vit en homme traqué : il se cache dans les maisons amies, heureusement nombreuses, mais aussi dans les bois et les grottes, d'Enchanet à Mauriac, célébrant des messes nocturnes dans les granges ou les clairières, mais aussi baptisant les nouveaux-nés, mariant les nouveaux couples, administrant les mourants. Il est aidé par deux autres prêtres non jureurs, dont l'abbé Pomeyrol, pendant quelques mois, après quoi ces derniers prirent le

chemin de l'exil espagnol. Mais tout au long de cette dure période et jusqu'à son arrestation, l'abbé fut assisté dans sa tâche, ravitaillé, prévenu des mouvements de gendarmes par l'admirable Catherine Jarrige, dite Catinon-Menette, du tiers ordre de Saint-Dominique, qui fut même présente à Mauriac le soir de l'exécution.

A vrai dire, deux des cinq gendarmes de la brigade de Pléaux, dont les noms méritent d'être cités, Guillaume Jammeton et Guinot Bayle, firent tout pour éviter la capture de l'abbé, le faisant avertir de l'heure et du lieu de leurs patrouilles...

François Filiol, après le décret du 18 mars 1793, répugne à chercher abri dans les familles amies pour ne pas les compromettre ; lui donner refuge était passible aussi de la peine de mort. Entre ses courses à travers bois et ses messes clandestines, il se repose le plus souvent à Bouval chez son père. Ses inquiétudes, sa vie errante, l'ont usé prématurément ; ce bel homme de 28 ans a les cheveux blancs !

Enfin, le 8 mai, sur une indication ou un imprudent bavardage, la brigade de gendarmerie de Pléaux au grand complet se rend à Bouval. Bayle et Jammeton se proposent pour aller fouiller la grange... Ils aperçoivent l'abbé qui n'a pas eu le temps de rejoindre sa cache souterraine, lui font signe de s'abriter derrière un tas de foin et ressortent en assurant aux autres qu'il n'est pas là.

A ce moment-là, tout peut arriver, le meilleur ou le pire. Hélas pour le pauvre abbé, le sacrifice est proche. Et par deux fois, on lui propose le salut. Mais il le refusera pour ne pas mettre en cause ses amis ou sa foi.

(à suivre)



Le Voyageur errant

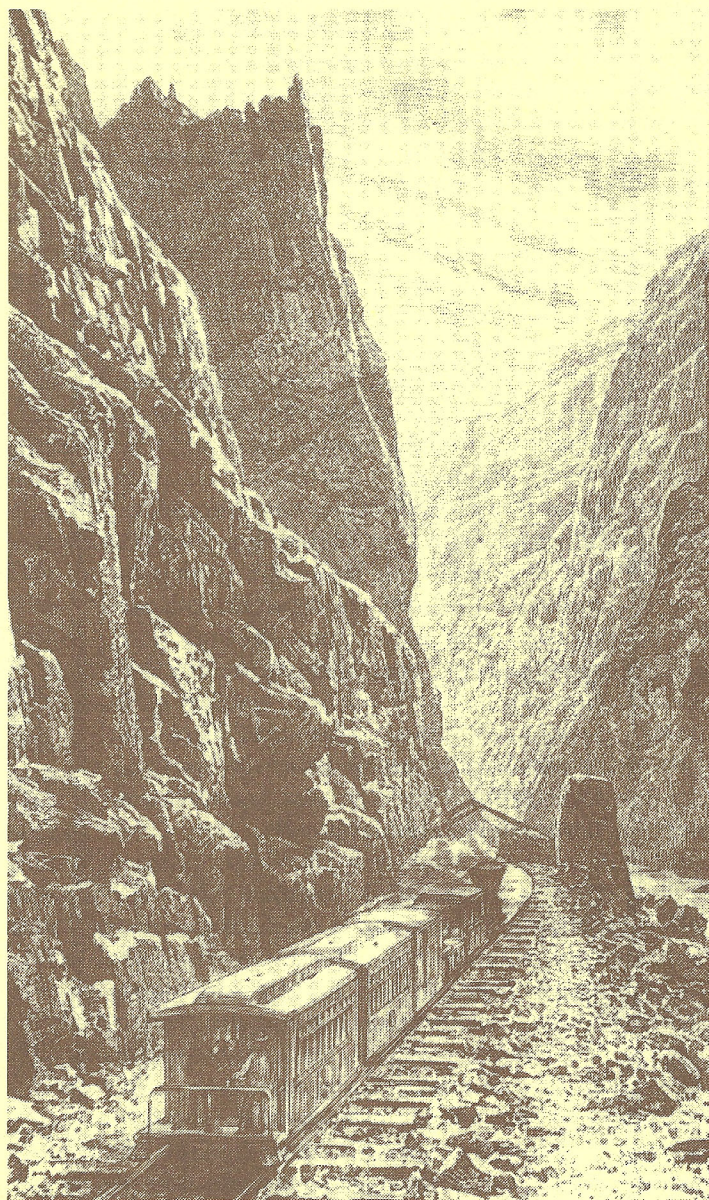
par Nicolas Bonnal

L'art du chemin de fer

L'Inde est le pays du chemin de fer comme l'Amérique est le pays de la route. Le chemin de fer est une culture à lui seul en Inde. Il fait vivre, sur son réseau de soixante mille kilomètres, des millions de gens qui vivent sur les voies, dans les voitures et dans les gares. Formidable leçon de vie pour quelqu'un qui, comme moi, a été condamné des ans durant aux convois mortifères des banlieues parisiennes. En Inde, le train civilise alors qu'il tue les relations des hommes en France. Tout le monde cherche à savoir qui vous êtes, ce que vous faites, et où vous vous rendez. Parfois, l'on se fait tancer, pour peu que l'on révèle que l'on n'a pas encore d'enfants ou que l'on soit incapable de dire les raisons spirituelles d'un long déplacement qui, pour un Hindou, a valeur de pèlerinage.

Le train en Inde peut être rapide, s'il est en général lent.

Il y a des "Taj Express" qui couvrent de longues distances à près de cent de moyenne. Il y a aussi des lignes incroyablement lentes et des "toy trains", des trains jouets, comme ceux qui mènent à Simla ou à Darjeeling, sur la route des hauteurs. Pour me rendre à Goa, cerné par la chaîne des Ghats, j'ai dû patienter onze heures, pour une distan-



ce de seulement cent soixante kilomètres ! Le train alors m'apprend à me réconcilier avec le temps, au lieu que le TGV, où personne ne se parle, dissout ce bien si précieux. Sur la route de Goa, je rencontre ainsi Melchisédech, un missionnaire protestant d'origine indienne. Je le félicite pour ce patronyme,

qui fait d'ailleurs la fierté de mon ami.

Melchisédech signifie en hébreu "roi de justice". Il est évoqué par saint Paul dans l'extraordinaire passage de l'épître aux Hébreux où l'apôtre des Gentils nous apprend que le Christ est "souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech" (5,10). Roi

de Salem, c'est-à-dire de paix, Melchisédech "est sans père, sans mère, sans généalogie ; il n'a ni commencement, ni fin de vie. Et, rendu semblable au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité". C'est Melchisédech qui bénit Abraham, et à qui le père d'Isaac verse la dîme.

C'est par "Le roi du monde" de Guénon que je suis venu à m'intéresser à Melchisédech qui a son équivalent dans le "Manu" de la tradition indienne. Je ne peux que renvoyer mon lecteur à cet ouvrage si bref et intense, dont je m'entretiens avec mon ami jusqu'à une heure avancée de la nuit.

A Goa, je vais apprendre un fait extraordinaire par la presse locale : on a retrouvé dans une petite ville du nord-est de l'Inde (à plusieurs jours de train donc...) une pièce à l'effigie d'un maharadjah (ce mot a la même origine que "Rex" ou "Rix") qui se faisait appeler "le roi du monde". L'origine de la dépêche est une petite ville du nom d'Agartala. Au détour d'une page de journal, je retrouve la thématique de l'Agartha et du Roi du monde, que Guénon dans son livre met en liaison avec le Melchisédech paulinien. Comme on le voit, le voyage en train n'a pas périclité sur le plan symbolique depuis le Kipling de "L'homme qui voulut être roi", précisément.

Un jour

12 septembre 1642

La mort de Cinq-Mars

A l'aube, le 12^e de septembre 1642, de gros bataillons de gens d'armes occupèrent les rues de Lyon, tandis que les milices de la ville « (se) rangeoient au milieu de la place des Terreaux, en sorte qu'elles enfermoient un espace (où) étoit dressé un échafaud de sept pieds ». Là, le bourreau allait aujourd'hui trancher le col du favori de Louis XIII, Messire Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, grand-bailli-lieutenant-général de Touraine, maître de la Garde-Robe, grand-écuyer de France, et celui de son ami le conseiller d'Etat François de Thou. Quel romanesque et dramatique destin avait eu Messire d'Effiat, qu'on appelait, l'usage l'exigeait, M. le Grand !...

L'année 1636, Henri, âgé de quinze ans, fils d'un soldat qu'avait estimé le cardinal-duc de Richelieu, obtint du génial Homme Rouge le brevet de capitaine aux Gardes. Puis, jouissant de la paternelle affection du roi, il accède bientôt, beau, élégant, très orgueilleux, aux plus brillantes charges. Sa fortune semble inébranlable... Hélas, le jeune seigneur est autant écervelé qu'impatient de gloire. Il veut épouser la princesse Marie-Louise de Gonzague, veut un siège au Conseil ; Richelieu objecte à l'un et à l'autre des ambitieux projets... Alors, mortifié, M. le Grand monte avec le frère du Bourbon, le veule Gaston d'Orléans, et le duc de Bouillon un complot dont les buts sont d'emprisonner, voire d'occire le cardinal et de rétrocéder à l'Espagne, en échange de son aide, les pays qui, naguère à elle, appartiennent maintenant à la Fleur de Lys. Il joue sa tête ; il la perdra... La félonne machination éventée, Henri d'Effiat et François de Thou, lequel avait su l'intrigue et l'avait tue, furent traduits devant un tribunal rassemblé à Lyon ; six maîtres des requêtes et six conseillers au parlement de Grenoble les vouèrent à la hache. Quoique rompu de douleur, Louis XIII, esclave de la Raison d'Etat, n'intervint point... Indigne, M. le Grand mourut dignement. « Il avoit les yeux ouverts quand (on) le frappa, tenoit le billot si ferme qu'on eut de la peine à en retirer ses bras ». M. de Thou ne fut pas moins cœuru.

J. S. de VENTAVON

Carnets

par Pierre Monnier

Conversation dans le métro :

— C'est fait. Dans quinze jours, nous partons en vacances aux Bahamas...
— Ah ?... aux Bahamas ?...
— Oui... aux Bahamas...
— Vous connaissez Obernai ?
— Obernai ? Non, je ne connais pas...
— Et Saint-Cirq-la-Popie ?...
— Saint-Cirq-la-Popie ?... Non... pas du tout...
— Et Locronan ?...
— Je ne connais pas non plus...
— Alors, quand on ne connaît pas Obernai, ni Saint-Cirq-la-Popie, ni Locronan, je me demande ce qu'on va foutre aux Bahamas !...

Mauvre Bernard Tapie, qu'un sort injuste accable ! Il ne suffit pas qu'il soit (à tort) soupçonné de truquage, d'abus de confiance, exaction, subornation, tentative de corruption, caisse noire, dissimulation, tripatouillage, magouille, élucubration, concussion... etc. Il faut encore qu'il prenne en plein visage les "pavé-de-l'ours" de Marguerite Duras et François Mitterrand... ! Il en est, hélas, que le mauvais sort n'abandonne jamais.

Rien n'est plus agaçant que de s'entendre dire : "Comment pouvez-vous défendre de telles positions politiques, écrire de tels livres iconoclastes, donner des articles à une telle presse "d'extrême droite", etc., un homme comme vous, de votre formation... de votre culture... de votre etc... ?"

Comment n'être pas tenté de répondre : "C'est justement parce que je suis comme ça,... Je réagis comme vous, si j'étais un autre"... Restons courtois.

Il est banal d'entendre dire qu'un style d'apparence facile est très difficile à atteindre sans effort. Je trouve dans des "Entretiens" de Paul Guimard et Pierre Benoit, vieux de trente-cinq ans, une définition qui me ravit : "Travailler, dit Pierre Benoit, beaucoup travailler pour essayer de donner au bout du compte l'impression de la facilité la plus déplorable".

3ème œil

Le message ambigu

L'idéologie de notre époque n'est plus d'un seul tenant. Pour ce faire, il faudrait que les discours antiracistes ou autres fussent cohérents, ce qui est devenu impossible en un temps où le chaos est autant intellectuel que spirituel ou social.

Un excellent exemple de cette confusion (ou, si l'on me permet, "fusion con") des esprits a été fourni par la série "V". "V" narre l'extermination biologique d'envahisseurs venus d'une autre planète et qui ont tôt fait, comme d'autres, de s'emparer de la science et des médias afin de s'assurer un pouvoir sans partage. Les envahisseurs sont surnommés les "fascistes" par les "résistants", et la série a été dédiée par les producteurs aux guérilleros du monde entier, notamment ceux marxistes qui s'opposaient en Amérique centrale aux forces conservatrices soutenues par Reagan.

Mais le bât blesse bientôt ; les résistants sont presque tous blonds aux yeux bleus ; l'enfant métis de visiteur et de terrien est également affublé de ce physique suspect. Le chef des collabos est un jeune juif, petit-fils d'un déporté d'Auschwitz ; preuve que les leçons de l'Histoire n'auront pas été comprises au sens où l'entendent certains.

Les méthodes mêmes des résistants sont, comme dirait Tapie, dignes de la Gestapo. Ils exterminent biologiquement les gèneurs de l'espace, à l'exception d'une poignée de visiteurs qui ont rejoint leurs rangs. Sans jamais se poser la question habituelle de "savoir si nous ne devenons pas comme eux"... La liste pourrait s'allonger, témoignant, comme il est dit plus haut, de cette confusion des esprits si caractéristique d'une époque pour le moins troublée... Il reste à savoir qui, dans l'avenir, cette confusion des esprits servira réellement.

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Us si tendre, chère amie, vous sauriez, ô combien, apprécier la délicate sensibilité des Terriens. Je me faisais cette réflexion pendant le déjeuner en regardant une bien pénible émission sur l'abandon des chiens ; mon hôtesse pleurait dans son assiette de spaghettis. Ses larmes redoublèrent, et j'y joignis les miennes, lorsqu'on évoqua ensuite l'ignoble massacre des bébés-phoques. Par bonheur, la télévision nous épargne soigneusement l'avortement des bébés humains ; pourrions-nous en supporter la vue ?

A cette réserve près, les journalistes n'hésitent pas, quoi qu'il en coûte, à nous faire partager leurs émotions. Nous n'avons pas de repas sans cadavres déchiquetés dans des mares de sang. Je me souviens aussi de l'agonie d'une petite fille qui, devant l'objectif stoïque des caméras, s'enfonçait lentement dans la vase ; un verre de vin aidant, nous fûmes presque soulagés quand son visage disparut sous la boue.

Mais quoi de plus affreux que le spectacle de la famine ?

A voir l'autre jour des ombres humaines occupées à mourir de faim, de vrais squelettes à peine habillés de peau, mon hôte était si troublé qu'il se resservit machinalement trois fois de veau marenngo. Fort heureusement, un magnifique geste de soli-

darité terrienne vint éclairer cette triste scène et nous permettre d'apprécier notre dessert. Un ministre apportait lui-même, sur son épaule, un sac de riz aux affamés. Bien sûr, le sac était petit, mais le geste restait grand, car on ne pouvait douter que le bon Samaritain avait prélevé la précieuse céréale sur ses rations personnelles. Stimulés par son exemple, une cohorte d'hommes lourdement chargés l'accompagnaient, ployant sous le poids de leurs caméras et magnétoscopes.

Mais il faut que vous sachiez, très chère amie, que si la famine décime les pays pauvres, un fléau plus redoutable encore ravage les pays riches. C'est la montée insidieuse mais inexorable de l'obésité. Partout les robes craquent, les ceintures éclatent, les mentons se multiplient, les yeux disparaissent au fond de puits gras. Mais il faut que vous sachiez, très chère amie, que si la famine décime les pays pauvres, un fléau plus redoutable encore ravage les pays riches. C'est la montée insidieuse mais inexorable de l'obésité. Partout les robes craquent, les ceintures éclatent, les mentons se multiplient, les yeux disparaissent au fond de puits gras.

On connaît la cause de l'épidémie : la suralimentation, mais on n'en trouve pas le remède. La suralimentation nourrit grassement les nutritionnistes et alimente abondamment la presse, mais on ne parvient pas malgré cela à résoudre son unique problème : comment maigrir en mangeant davantage.

Plutôt que d'interroger l'Ethiopie qui a su éliminer l'obésité, on préfère essayer des recettes importées d'Amérique où

l'on en est pourtant à renforcer les ascenseurs et à élargir les portes et les fauteuils. A quoi bon vous énumérer ces recettes dont les échecs sont trop évidents ?

Ma logeuse, pour sa part, essaie une « délicieuse boisson chocolatée » dont il faut, paraît-il, boire un verre à l'heure des repas.

Elle double les doses pour maigrir plus vite : un verre avant chaque repas, un autre après. En vain, son poids continue à croître.

Il existe des instituts où les dames opulentes s'encouragent mutuellement dans leur quête héroïque d'une silhouette de sylphide. Lorsque, au cours de la pesée hebdomadaire, la monitrice peut annoncer : « Madame X a perdu 17 grammes », la lauréate rosit de joie et de fierté sous les applaudissements et les exclamations. Mais que tombe le verdict redouté : « Madame Y a pris une livre », « Ouh, la grosse cochonne ! » grondent les dondons dodues dodelinant du chef.

A quoi bon épiloguer ? Le fait demeure, très chère amie, que la Terre se partage entre la sous-alimentation et la suralimentation et que, sur la balance, une blanche vaut deux noires.

**TRADUCTION : DANIEL
RAFFARD DE BRIENNE**

Mes bien chers frères

Mes icônes

Non, non, je ne parle pas de ces images sacrées, peintes ou imprimées, puis soigneusement collées sur de petits panneaux de bois, devant lesquelles on prie. Icônes de la Vierge-Marie, icônes du Christ, icônes des saints, à chaque fois icônes du Christ dont la divinité rayonne à travers son humanité ou celle des saints. J'évoque ici d'autres images du Christ. Images saintes aussi, mais vivantes : ces grands malades, ces personnes âgées. Ce sont mes icônes à moi. Leurs visages ont souvent perdu leur éclat et leur beauté. Quoique... A l'approche de la mort, ou dans l'humiliation d'une maladie, leurs visages, exactement comme les icônes orientales, sont un reflet du monde à venir, une représentation anticipée de la beauté dont ils resplendiront lors de la Résurrection. Pensez au visage de sainte Bernadette, dans sa chaise à Nevers. Combien de personnes âgées n'ai-je pas visitées chez qui j'ai contemplé cela ! A force de vieillir, elles paraissent plus jeunes. Ces visites sont toujours édifiantes. Dans l'Evangile, nous rencontrons des personnes auxquelles le Christ s'identifia. Les visiter, c'est visiter le Christ ; les servir, c'est servir le Christ. Ne pas les visiter, ne pas les servir... C'est pourquoi la visite des malades et des personnes âgées a quelque chose de commun avec la visite du Saint-Sacrement. C'est à chaque fois, certes de façon différente, une rencontre de Jésus-Christ. Ici, en personne, là, identifié au petit et au pauvre. « En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. ».

ABBÉ GUY MARIE

Histoire de France

par Aramis

La rentrée des classes approche. Avant de renfiler son blouson Chevignon et sa paire de Reebok neuve, d'emplir son petit sac à dos en nylon, avec des tubes de colle, des cutters et toutes ces fournitures qui font la joie des cours de récréation, le petit écolier savoure les derniers instants des vacances finissantes. Certains auront profité de l'été pour s'instruire avec le Secours populaire français à la fête des Loges. D'autres auront donné libre cours à leur soif de culture en participant, dans leurs cités, à des concerts de rap et de rock. D'autres enfin — mais ne sont-ce pas les mêmes ? — seront restés à l'écoute du monde en observant, grâce à l'amplification des antennes paraboliques et du câble à fibre coaxiale, la vie, merveilleusement restituée par le petit écran. Tous se seront fortifiés de ces

enseignements, riches d'expérience. Profitant de la naïveté des yeux de l'enfance, le néonazisme allemand s'est mis en sommeil pendant ces congés estivaux. En apparence seulement. Car, partout en France, les exactions se sont multipliées, faisant d'innocentes victimes. Malgré la crainte de représailles éventuelles, la vigilance s'impose face à ces éléments incontrôlés que sont la route, la mer, les cours d'eau, le feu, la foudre et les climats. Pour endiguer ce retour en force des vieux démons, l'histoire seule ne suffit plus. La géographie s'impose.

H. PLUMEAU et R. JACOB

Henri 1^{er} et Mèdème le jour de leurs noces.



Hugues Capet n'ayant pas été reconnu comme roi par tout

Chez Capet ça démarre mal

reusement. Alors que les rois et empereurs des autres

le monde, ses successeurs, les premiers capétiens, furent des princes modestes qui ne firent guère parler d'eux. On est loin de l'esprit de grandeur qui, bien plus tard, anima la magnifique épopée du général De Gaulle. Ainsi le fils de Hugues Capet s'appelait Robert. Il était, affirme-t-on alors, très pieu. Est-ce à dire qu'il passait son temps au lit ? ou encore qu'il était passé maître dans l'usage de la langue de bois ou dans l'art des clôtures ? Un historien amateur, dont nous tairons le nom par pudeur, affirme qu'il aurait trouvé dans un dictionnaire en 12 volumes le terme pieux, avec un x, pour désigner des sentiments de piété. Outre le fait qu'on se demande comment cet individu peut être en possession d'un tel dictionnaire, réformé pour inaptitude déclarée au contrôle continu des connaissances par décret ministériel, on peut légitimement s'interpeller sur ce terme de piété qui, lui, ne figure nulle part. Et qui semble sorti tout droit d'une imagination trop fertile pour ne pas être délirante.

En fait, le pieux Robert était bien de la race des despotes. Qui — et l'anecdote nous est parvenue — se faisait un plaisir à nourrir les pauvres comme les chiens, sous la table. Sa médiocrité ne s'arrête pas là, malheu-

pays mettaient dans leurs armes et sur leurs drapeaux des images d'animaux carnassiers et féroces, des aigles, des lions, des léopards, lui choisit trois petites fleurs pour emblème. Les Français avaient bonne mine avec un souverain aussi peu soucieux de l'image de marque de son pays à l'étranger ! Le fils de Robert s'appela Henri. On l'immatricula sous le chiffre un. Ce qui veut dire, selon les normes anglo-américaines, qu'il était le « number one ». Il prit pour femme une Russe qui, bien que descendante de Philippe de Macédoine, n'avait pas des origines très mélangées. En revanche, elle était bien de la graine qui font les impérialistes puisque le fils de Philippe de Macédoine n'était autre qu'Alexandre l'envahisseur sanguinaire de la courageuse petite Asie. A son tour le Henri eut un fils qu'il baptisa Philippe Ier. Et c'est lui qui décida d'aller conquérir le tombeau du Christ à Jérusalem et qui, pour ce faire, embrigada vers l'Asie de braves et pauvres Français sans défense. Parents, méfiez-vous dans le choix des prénoms que vous donnerez à vos enfants, nous en avons ici la coupable illustration. Choisissez plutôt Jonathan, qui est le nom d'un goéland, ou, pour une fille, Pamela, qui est celui d'une bécasse.

Le Libre journal de la France Courtoise

68, rue David d'Angers - 75019 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

OUI, JE M'ABONNE AU *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Je sais que je ne recevrai ni téléviseur, ni téléphone portable, ni bulletin de participation à une super tombola dotée de nombreux prix prestigieux mais simplement un décadaire de civilisation française et de tradition catholique écrit par des journalistes libres.

Je comprends qu'en m'abonnant, je conforte la comptabilité du *LIBRE JOURNAL de la France Courtoise* ce qui explique que je bénéficie d'une réduction sur le prix de vente au numéro qui est de 27 F

Je désire un abonnement de

- ☐ Un an, donc je verse 600 francs (soit 340 F d'économie)
☐ Six mois, donc je verse 350 francs (soit 136 F d'économie)

Je paie par ☐ chèque bancaire ☐ postal ☐ mandat à **SDB** 68 rue David d'Angers - 75019 - Paris

Je désire que cet abonnement soit servi à l'adresse suivante :

Madame, Mademoiselle ou Monsieur :

à :

Code postal :

T SVP

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise

■ ARAMIS ■ BAJ ■ BERNET ■ BRASSIÉ
■ BRIGADIER ■ CHAUMEIL ■ CISNEROS
■ COHEN ■ GREC ■ GUY-MARIE ■ LORO
■ LUGAN ■ MANCEAUX ■ MONNIER
■ VALDENE ■ VENTAVON ■ et... ADG

OUI, JE DÉSIRE FAIRE CONNAITRE LE *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Pour cela, je vous commande plusieurs exemplaires que j'offrirai à mes parents, amis et connaissances susceptibles d'être intéressés par ce décadaire de civilisation française et de tradition catholique édité par une équipe de journalistes libres de toute attache bancaire, publicitaire ou politicienne.

Adressez moi :

- ☐ Trois exemplaires (valeur 81 F) au prix de **65 F**
- ☐ Cinq exemplaires (valeur 135F) au prix de **120 F**
- ☐ Dix exemplaires (valeur 270F) au prix de **220 F**

Je paie par ☐ chèque bancaire ☐ postal ☐ mandat à l'ordre de **SDB**, 68 rue David d'Angers 75019 PARIS

Je désire recevoir cet envoi à l'adresse suivante :

Madame, Mademoiselle ou Monsieur :

rue :

à :

Code postal :